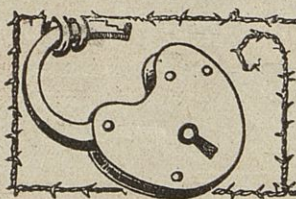


LE PAYS DE FRANCE



LA BASILIQUE DU SACRÉ-CŒUR

édifiée par souscription nationale à la suite d'un vœu formé en 1870, a été consacrée solennellement le 16 octobre par le cardinal Amette, en présence du cardinal Vico, légat du Pape, avec le concours de plus de cent prélats, dont voici le cortège gravissant les marches du parvis ; une foule immense de fidèles assistait à la consécration.



AU FORT 9

RÉCITS DE CAPTIVITÉ PAR GABRIEL MARUL



CHAPITRE X

QUAND BECHERT AVAIT UN PEU TROP BU

(Suite)

Bechert était en proie à une bruyante hilarité : — Elle est bien bonne, elle est bien bonne, s'écriait-il en gesticulant. Entrer dans mon bureau, devant moi, et me voler mon charbon !

— Pardon, rectifiai-je, je ne vole pas ; j'agis au grand jour ; je pars en vous remerciant et en vous prévenant que je reviendrai la semaine prochaine.

— Si vous voulez, conclut Bechert : j'y consens, mais n'en prenez pas trop.

Et j'usai de la permission ainsi accordée, comme bien l'on pense.

Ceci n'était rien encore ; on avait recours à Bechert dans des circonstances bien autrement importantes.

A l'origine, les effets civils enlevés aux prisonniers qui s'étaient évadés étaient déposés dans l'une des chambres du fort sous la garde des Boches ; mais, malgré toutes les précautions prises, ces effets disparaissaient et retombaient aux mains de leurs légitimes propriétaires. Aucune serrure ne résiste à un bon passe-partout fabriqué par un artiste patient et consciencieux.

Les Boches, alors, — c'était avant l'avènement de Bechert, — firent transporter les effets dans un magasin, à l'extérieur du fort, de sorte qu'il était impossible de pratiquer la moindre reprise individuelle. La difficulté fut tournée, et voici comment :

On allait trouver Bechert, à qui l'on tenait à peu près ce langage :

— Monsieur, voici quelle est ma situation. Je n'ai qu'une tenue militaire ; elle est dans un état lamentable, comme vous pouvez le constater. Si vous voulez...

Presque toujours, surtout s'il était bien en forme après avoir fait son plein, Bechert interrompait, clignant de l'œil :

— Je vous entends. Vous avez sans doute des effets dans mon magasin ?

— Oui, et alors...

— Et alors vous seriez très heureux si je consentais à vous les rendre ?...

— C'est cela même...

— Eh bien ! soit. Je ne puis pas vous laisser vous promener dans le fort dans une tenue indécente. On va vous apporter votre pantalon et votre veste. Seulement, vous y ferez placer immédiatement des passepoils, des galons et des boutons d'uniforme.

— Je vous le promets.

— Vous me montrerez les effets quand la transformation sera opérée ?...

— C'est entendu.

Bechert jetait un ordre au magasinier qui rageait, mais qui obéissait ; puis il ajoutait négligemment, mais avec un sourire qu'il voulait rendre narquois :

— Il n'y a qu'une chose que je ne vous remettrai pas : c'est votre chapeau. Vous n'en avez pas besoin ; et s'il vous en faut un absolument, vous vous adresserez à vos fournisseurs habituels.

Ces fournisseurs habituels, Bechert ne l'ignorait pas, c'étaient les sentinelles boches.

A une certaine période de l'existence du fort 9, en effet, de septembre 1917 au début de janvier 1918, on peut dire que presque tous les Boches qui composaient la compagnie de garde étaient à la discrétion des prisonniers et se montraient plus ou moins disposés à se laisser acheter, pourvu qu'ils eussent la certitude que leurs chefs ne les soupçonneraient pas et que l'impunité, par suite, leur serait assurée.

L'hiver 1917-1918 mit à une rude épreuve la ténacité de la Bochie, qui crevait de misère, et les sentinelles qui veillaient sur les prisonniers du fort 9 ne faisaient pas exception à la règle générale. Privés de tout, même du nécessaire, et astreints par surcroît à un service pénible, ces Allemands mendiaient, tendirent la main, s'adressèrent aux ordonnances d'abord, pour obtenir n'importe quoi : du savon, du biscuit, du tabac, des conserves ou du chocolat ; puis, ayant mordu à l'hameçon, consentirent à entrer en relations avec les officiers et à leur apporter du dehors tout ce qu'ils pouvaient désirer comme aussi bien à favoriser les évasions. L'administration du fort, méfiante, donna un mot d'ordre aux sentinelles ; le mot d'ordre fut livré. Aux nuits de nouvelle lune des barreaux étaient sciés dans les casemates ; puis, entourés de draps blancs, des prisonniers se glissaient à l'extérieur, rampaient, sous le regard de la sentinelle complice, sur la neige et sur la glace du fossé, passaient les fils de fer à carillon grâce à des tabourets qu'ils avaient apportés, et n'avaient plus dès lors que des rondes à éviter pour avoir accompli la première partie de leur tâche.

Ces Boches qui se vendaient avaient dans la parole des officiers français une confiance absolue : l'un d'eux, un jour, ayant offert lui-même au capitaine Petit de le laisser passer sans donner l'alarme, le marché fut vite conclu, cela va de soi.

A une heure fixée, Petit et deux camarades quitteraient le fort, et une certaine somme serait remise à la sentinelle pour la récompenser du service rendu.

Ce qui avait été convenu s'exécuta ; mais ce ne fut qu'une heure après le départ qu'un camarade vint apporter le prix de la trahison. Il demanda au Boche :

— Vous n'avez pas été inquiet, au moins ?

Et l'autre répondit vivement :

— Oh ! non, puisqu'on m'avait promis que je serais payé, j'étais bien tranquille.

A la frontière les choses se passaient de la même manière.

Quelques sentinelles, à la vérité, refusaient de se laisser fléchir et arrêtaient le soi-disant ouvrier belge ; mais aucune, à ce que je crois, n'a jamais accusé un évadé de tentative de corruption.

Au fort 9, l'autorité eut bientôt la conviction, la certitude morale que certaines évasions n'avaient pu s'exécuter que grâce à des complicités allemandes ; mais il ne fut pas possible à cette autorité de découvrir, et par suite de punir, un seul coupable : les sentinelles suspectées n'avouèrent pas ; et les évadés, s'ils étaient repris, n'étaient pas gens à dire de quelle manière ils avaient quitté le fort. Mais une mesure radicale fut employée : la compagnie de garde fut relevée et remplacée par une autre dont les hommes, étroitement surveillés, ne pourraient plus avoir de rapports avec les prisonniers.

A cette époque déjà la confiance des Boches était ébranlée, et nombre de soldats ne croyaient plus à la victoire allemande.

Jusqu'au mois de janvier 1918, depuis que le fort 9 avait été installé comme camp de répression pour évadés, aucune fouille sérieuse n'avait encore eu lieu ; lorsque les Boches pénétraient dans une casemate, ce n'était jamais que pour le service, et après avoir frappé à la porte et attendu qu'on leur eût répondu d'entrer.

L'année 1918 inaugura l'ère des fouilles, et voici comment : un de nos camarades, le lieutenant aviateur Richard, avait réussi à quitter le fort 9, déguisé en sentinelle boche. Or Richard s'était procuré des papiers qui lui reconnaissaient la nationalité suisse, ce qui devait lui permettre de voyager à l'aise et, chose plus essentielle encore, de franchir facilement la frontière.

Mais les Boches avaient intercepté une partie des papiers adressés à Richard, et celui-ci,

naturellement, n'utilisa pas ceux qu'il avait pu recevoir. Repris dans les environs de la frontière suisse, on le conduisit à Constance, puis on le ramena par Ludwigshafen au fort 9.

Les diverses autorités qui eurent à interroger l'évadé essayèrent bien d'amener la conversation sur les faux papiers ; mais Richard fit semblant de ne pas savoir de quoi il s'agissait, et les Boches n'insistèrent pas, pour le moment du moins. Ils se réservaient d'agir par la suite, lorsque l'incident serait clos, pensaient-ils, et que Richard ne serait plus sur ses gardes.

Quelques jours plus tard, en effet, un matin, vers 9 heures, des hommes en armes interceptaient toute communication entre les deux ailes du fort ; puis deux officiers, envoyés tout exprès de Nuremberg, pénétraient, accompagnés d'un policier, dans la chambre occupée par Richard et par quatre autres officiers prisonniers.

Inutile d'ajouter que des sentinelles escortaient les fouilleurs, et qu'à l'extérieur de la casemate se trouvaient d'autres geôliers, le fusil au poing.

Dans toute l'aile envahie de la sorte, ce fut une stupeur rageuse. En un clin d'œil, chacun fut fixé : une perquisition avait lieu, la première. Est-ce que les prisonniers du fort 9 toléreraient qu'on vînt ainsi chez eux ?

Tout d'abord, ce fut le calme absolu dans les corridors, mais dans les casemates l'animation régnait ; il n'était pas un seul des prisonniers, en effet, qui n'eût à dissimuler des cartes, des boussoles ou des effets civils ; et tant que ces objets précieux n'eurent pas été mis en sûreté, personne ne se montra dans le couloir.

Mais dès que tout eut été serré dans des cachettes plus ou moins sûres, la scène changea : dans le couloir sombre se répandirent tous les habitants de l'aile, et la manifestation, j'allais écrire la représentation, commença.

Les uns maniaient des couvercles de marmites dont le choc, sous les voûtes sonores, produisait un bruit terrible ; d'autres avaient entonné « la Madelon » ; et, devant la porte derrière laquelle il se passait quelque chose, armé d'une trompe de chasse, un camarade sonnait à perdre haleine.

La porte s'ouvrit ; nous pûmes distinguer dans l'ombre les « perquisitionnés » qui souriaient narquoisement, puis un officier boche se montra, un grand gaillard qui essaya de faire face à l'orage. D'une voix nette, il articula :

— Et c'est ça des officiers français ?...

Alors, la tempête fut déchaînée ; les chants, les hurlements redoublèrent à cause de cette apostrophe intempestive ; et les interjections prirent leur vol :

— Bandits !... Canailles !... Barbares !...

Je verrai toujours Angot, le brave aviateur qui s'est évadé depuis, et qui a réussi, campé en face du Boche, et sifflant, deux doigts dans la bouche, d'une façon perçante, stridente, sinon harmonieuse. Ce qu'il sifflait bien, cet animal-là !...

L'officier boche courba le front, rentra dans la casemate, et la porte se referma. Bechert était absent, et celui qui le remplaçait momentanément ne se souciait pas de se montrer. On fit appel au commandant en second du fort, un petit lieutenant timide, presque imberbe, dont les paroles persuasives n'eurent aucun effet ; puis, enfin, des sentinelles appelées du corps de garde se massèrent à l'extrémité du couloir et reçurent l'ordre de tirer.

Mais ces sentinelles, en exécutant l'ordre, eussent risqué de tuer leurs propres camarades qui gardaient l'issue opposée ; de plus, elles n'ignoraient pas, connaissant l'esprit des prisonniers du fort 9, qu'au premier coup de fusil tiré, l'autre aile du fort, se doutant des événements qui se passaient, n'hésiterait pas à se mettre de la

(Voir la suite page 15.)

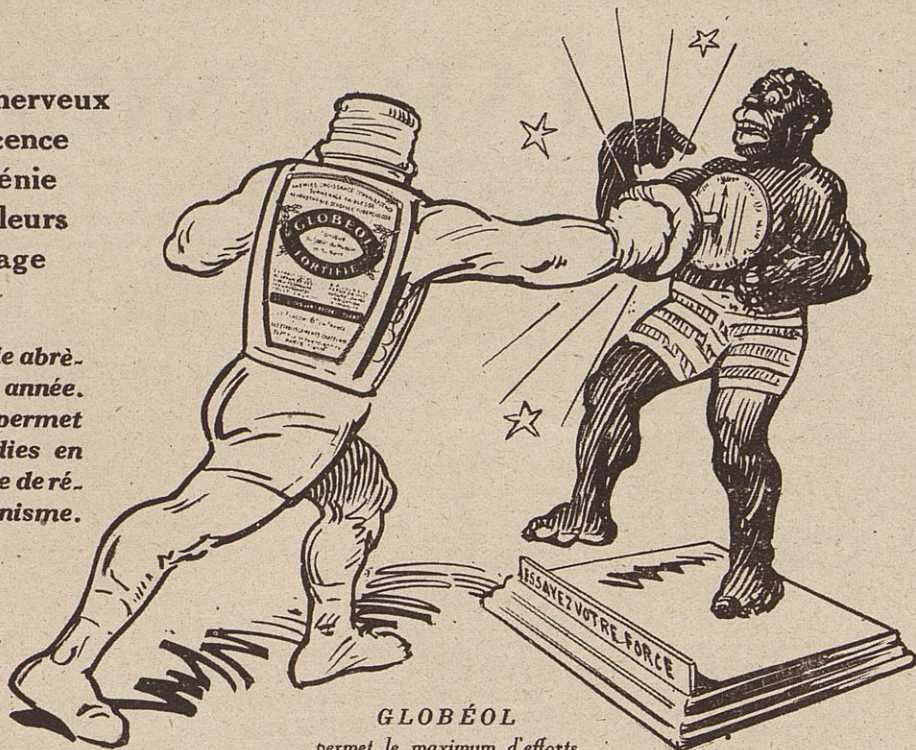
GLOBÉOL

donne de la force

Epuisement nerveux
Convalescence
Neurasthénie
Pâles couleurs
Surmenage

Un mois de maladie abrège votre vie d'une année. Le GLOBÉOL permet d'éviter les maladies en augmentant la force de résistance de l'organisme.

Communication à l'Académie de Médecine du 7 juin 1910.



GLOBÉOL
permet le maximum d'efforts

« Extraît total du sérum et des globules du sang, le *Globéol* est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. »
D^r DELSAUX, médecin sanitaire maritime.

Tonique vivifiant, abrège les convalescences, augmente la force de vivre.

Reminéralise les tissus.
Nourrit le muscle et les nerfs.

Etablissements CHATELAIN, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.

Le demi-flacon, f^{co}, 4 fr.; 1^e flacon, f^{co}, 7 fr. 20; les trois, f^{co}, 20 fr.

GYRALDOSE

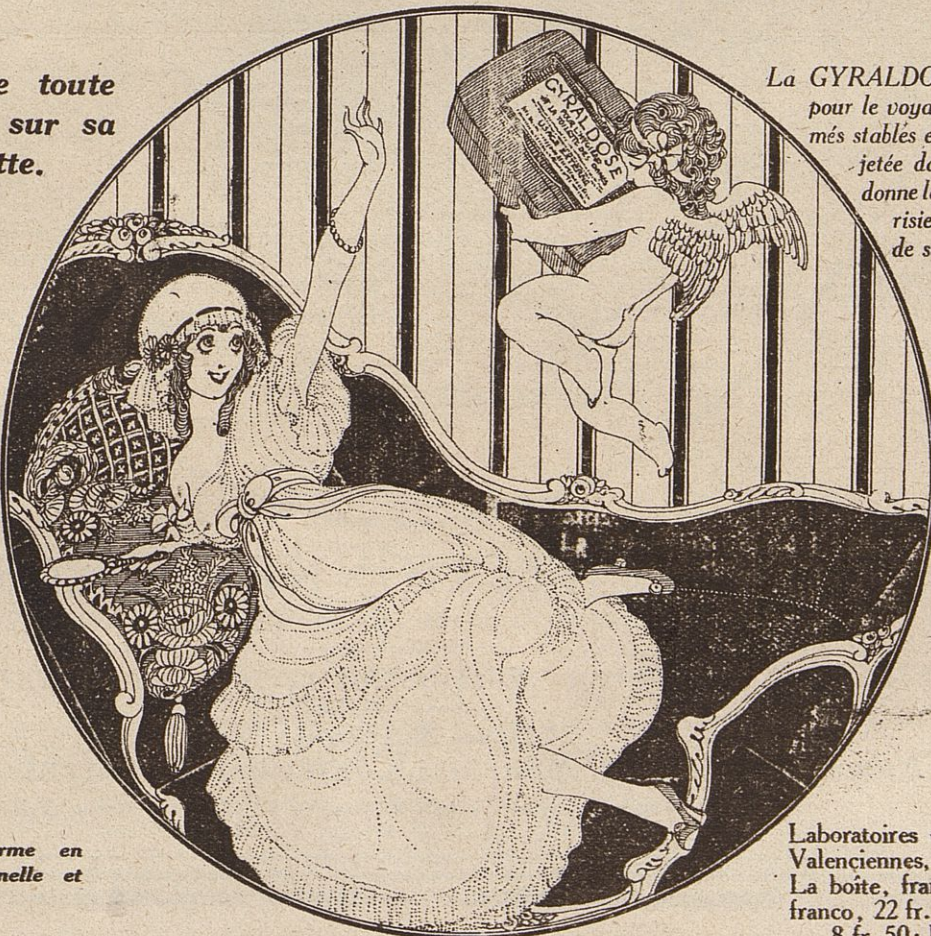
pour les soins intimes de la femme

L'antiseptique que toute femme doit avoir sur sa table de toilette.

La GYRALDOSE est un produit antiseptique, non caustique, désodorisant et microbicide, à base de pyolisan, d'acide thymique, de trioxyméthylène et d'alumine sulfatée. Se prend matin et soir par toute femme soucieuse de son hygiène.

Odeur très agréable.
Usage continu très économique.
Ne tache pas le linge.
Assure un bien-être très réel.

Exigez la nouvelle forme en comprimés, très rationnelle et très pratique.



La GYRALDOSE est l'antiseptique idéal pour le voyage. Elle se présente en comprimés stables et homogènes. — Chaque dose jetée dans deux litres d'eau chaude donne la solution parfumée que la Parisienne a adoptée pour les soins de sa personne.

« La *Gyraldose*, dont la réputation mondiale s'accroît tous les jours, ne saurait vraiment, on en conviendra, trouver de rival. Dans tout ce qui existe et a été préconisé jusqu'ici, il est en effet impossible de rencontrer une association à la fois aussi complète et aussi judicieuse de tout ce qui était aussi nécessaire. »

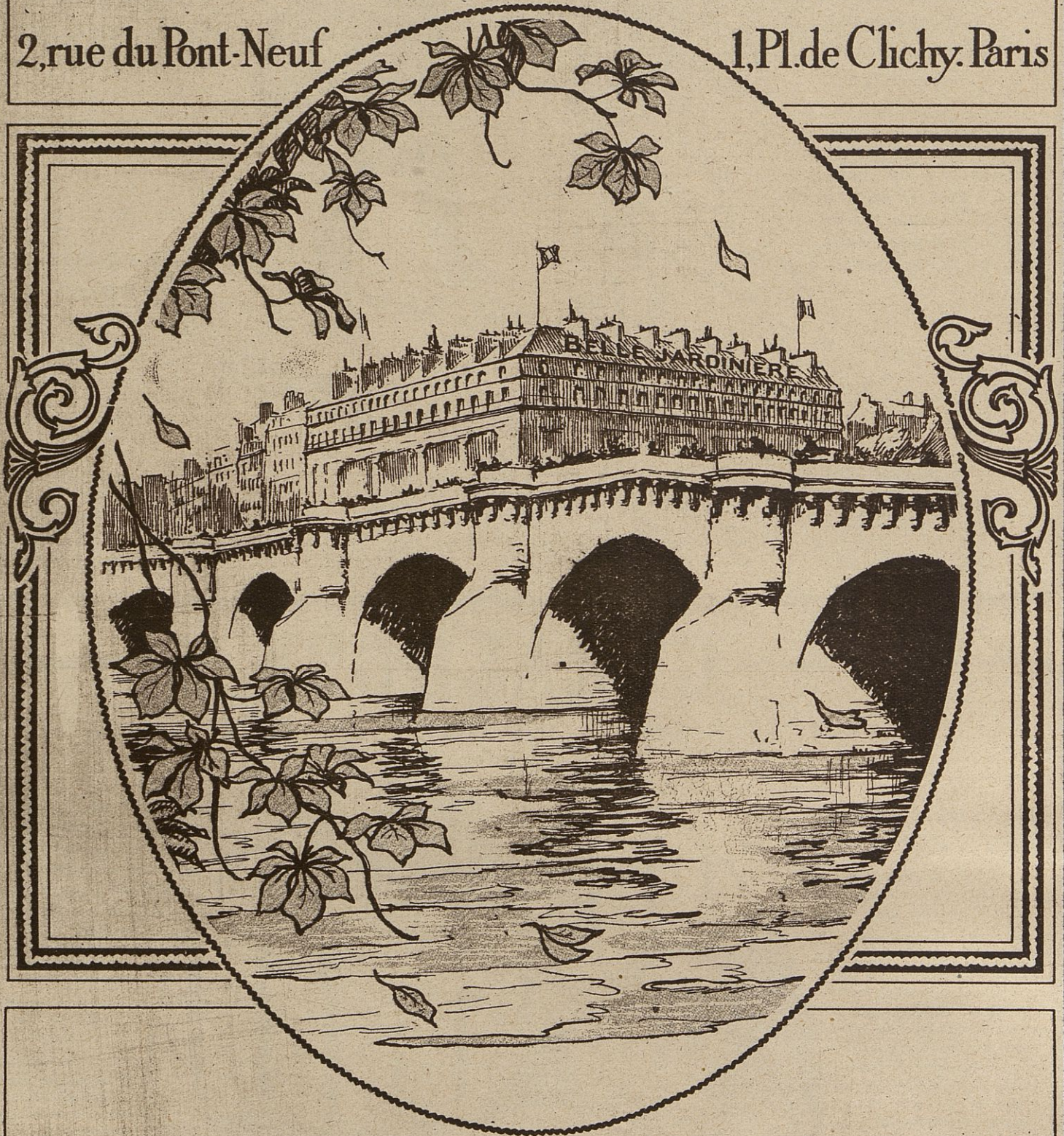
D^r DAGUE,
de la Faculté de Bordeaux.

Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.
La boîte, franco, 6 francs; les quatre, franco, 22 fr. La grande boîte, franco, 8 fr. 50; les trois, franco, 24 fr.

BELLE JARDINIÈRE

2, rue du Pont-Neuf

1, Pl. de Clichy. Paris



VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS ET SUR MESURE

pour HOMMES, DAMES, JEUNES GENS, ENFANTS & FILLETES

LES MEILLEURS TISSUS, LA MEILLEURE COUPE, LE MEILLEUR MARCHÉ

Seules Succursales :

PARIS, 1, Place de Clichy, LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, NANCY, ANGERS

Envoi franco sur demande de : Feuille de mesures, Catalogues et Échantillons

LE PAYS DE FRANCE

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

du 11 au 18 Octobre

LE traité de paix de Versailles a été ratifié par le président de la République. On en a été informé par une notification parue dans le *Journal officiel* le 14 octobre. La ratification est constatée par les signatures du chef de l'Etat et du ministre des affaires étrangères sur un exemplaire imprimé du traité. Cet exemplaire prend le nom d'« instrument de ratification ». L'Angleterre, l'Italie et l'Allemagne ont à produire chacune un « instrument » semblable. Le dépôt en commun de ces ratifications au siège de la Conférence de la paix constitue l'échange des ratifications, et s'effectue en une cérémonie dont la date marque le point de départ de tous les délais prévus par le traité. Les autres puissances signataires du traité n'ont pas à fournir de ratification ; leurs représentants n'auront qu'à signer le procès-verbal constatant le dépôt des ratifications. Quand toutes ces formalités seront remplies, le traité de paix sera promulgué à l'*Officiel* et entrera aussitôt en vigueur. Dès ce moment cesseront d'avoir effet tous décrets et arrêtés pris spécialement à raison de la guerre ; et immédiatement seront opérantes les clauses du traité. Parmi celles-ci, comme on le sait, les unes sont exécutoires dès la promulgation ; d'autres le sont avec des délais plus ou moins longs. Les relations diplomatiques avec l'Allemagne seront reprises immédiatement. Nous ne serons plus en état de guerre avec l'Allemagne, mais si nous ne voulons pas voir la tragédie recommencer dans quelques années, nous devons veiller avec la plus grande fermeté à l'exécution rigoureuse du traité.

Nous avons annoncé que les Allemands de von der Goltz avaient déclenché une grande offensive contre l'armée lettone dans le but de s'emparer de Riga. Les Lettons résistèrent à cette attaque dans la mesure où le leur permettaient leurs faibles effectifs : mais ils ne purent empêcher les Boches de se rendre maîtres d'une partie de Riga où d'ailleurs ils ne se maintinrent pas. Dans le nord-ouest de la Russie les opérations étaient à ce moment assez compliquées. Pendant que les Allemands du colonel Bermont, subordonné de von der Goltz, étaient reçus à coups de mitrailleuses par les troupes du généralissime letton Simansons, dans la banlieue de Riga, des troupes esthoniennes transportées par des navires britanniques débarquaient à Libau pour prendre les Allemands à revers. Des vaisseaux de guerre anglais occupaient les eaux de Riga, prêts à intervenir contre les assaillants. Sur leur droite, les Allemands avaient à faire face aux Polonais qui, eux-mêmes, opéraient contre les bolcheviks en direction de Dvinsk. D'autre part, ceux-ci marchaient contre l'Estonie, tandis que le général Judenich, ayant repris l'offensive contre eux dans la direction de Petrograd et de Pskov, s'était emparé de Iambourg le 12 octobre et, le 15, de Gatchina, à 45 kilomètres de Petrograd. Il était alors à la veille de prendre aussi Krasnoïa-Gorka : il avait fait de nombreux prisonniers. Les bolcheviks étaient démoralisés et l'état-major russe prévoyait la chute de Petrograd pour la fin du mois. Sur sa droite, l'armée de Judenich avait pris Pskov le 13.

Revenons à l'agression contre Riga. Ne pouvant occuper la ville, les Allemands la bombardèrent avec des obus à gaz toxiques, qui y causèrent de graves ravages et y allumèrent des incendies. Le 12, ce bombardement était encore actif. A cette date il arrivait encore des renforts allemands en Lettonie. Pendant que cela se passait, les journaux de Berlin affirmaient que l'évacuation était commencée ; mais un tiers seulement des troupes de Courlande se soumettait à l'ordre de rentrer en Allemagne ; de nombreux contingents avaient passé aux bolcheviks, le reste annonçait son intention de rester dans le pays.

Cependant, à la suite de la dernière sommation du maréchal Foch, le gouvernement allemand paraissait décidé à céder aux injonctions des alliés. Von der Goltz avait reçu l'ordre de rendre son commandement au général von Eberhardt, lequel se mit, dès le 14, en rapport avec le gouvernement letton en vue d'arriver à un accord sur les facilités que ce dernier pourrait donner au commandement allemand pour le retrait des troupes qui occupaient encore le pays. De son côté le colonel Bermont, chef des troupes qui assaillaient Riga, avait fait proposer à plusieurs reprises un armistice au commandement esthonien, qui refusait d'entrer en pourparlers et, à plus forte raison, de négocier avec lui. Bermont se vengeait de cette attitude en bombardant le chemin de fer Riga-Dvinsk. Mais le commandant des forces navales britanniques venait de lui signifier un ultimatum lui enjoignant de décamper avant le 14 à midi sous peine de voir ses troupes exposées au feu des navires anglais.

Quant aux autres fronts de Russie, on en donnait, le 16, les nouvelles suivantes : sur le front de Mourmansk, les Russes d'Arkhangel poursui-

vaient les rouges dans la direction d'Onega ; dans la région du chemin de fer, ces derniers avaient été chassés de toutes leurs positions : ils reculaient également sur Kotchmas.

En Sibérie, durant les vingt jours précédents, les troupes sibériennes avaient anéanti huit régiments bolchevistes, fait 10.000 prisonniers, pris plusieurs états-majors, du matériel, 42 canons et 200 mitrailleuses. Dans le Turkestan oriental, le général Annenkov venait de faire prisonnière toute une armée rouge, forte de 33.000 hommes. Enfin, le général Denikine, à la date ci-dessus, était depuis plusieurs jours maître d'Orel, à 300 kilomètres de Moscou. Toutes ces nouvelles sonnaient le glas du bolchevisme, contre lequel d'ailleurs une révolte avait éclaté à Moscou. Mais, en les lisant, qui croirait que le traité de paix qui a été ratifié à Paris le 13 octobre, l'était déjà depuis plusieurs semaines à Londres et à Berlin, depuis plusieurs jours à Rome !

D'ailleurs les nouvelles des différents fronts de Russie se succèdent parfois si précipitamment que certaines sont démenties aussitôt que lancées. Il en a été ainsi de celle de la prise de Petrograd qui arriva formelle, ici, le 18 et fut démentie le lendemain. Ce qu'il y avait alors de certain c'est que le général Judenich était désormais maître de la situation dans le nord. Les ouvriers de la capitale lui avaient envoyé une députation pour lui demander de les débarrasser de la Terreur rouge, mais de ne pas bombarder Petrograd.

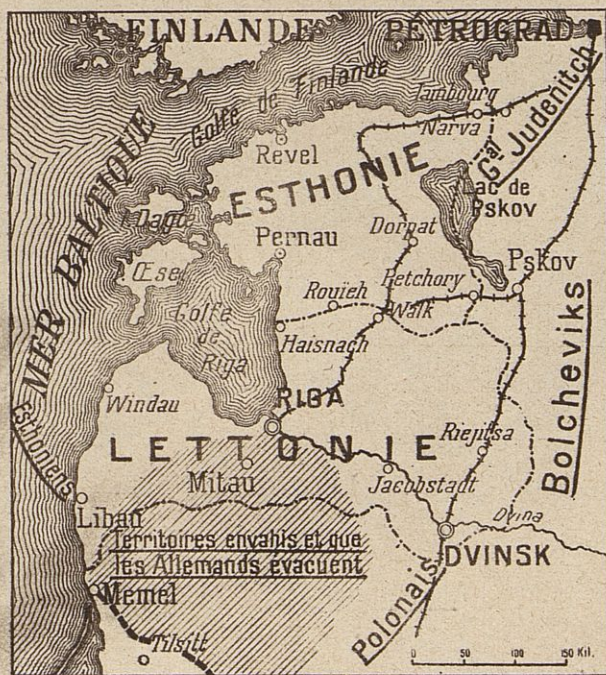
A la date du 17 la question de Fiume n'était toujours pas résolue. Mais on apprenait que les fidèles de d'Annunzio commençaient à ne plus s'entendre entre eux : on parlait de désaccords graves. Le fait est que, leur enthousiasme ayant eu le temps de tomber, ils devaient se demander comment pourrait bien finir leur aventure à laquelle on ne voyait point d'issue, si ce n'est celle qui eût consisté pour d'Annunzio à rentrer en Italie, et que le poète n'acceptait point. Cependant ces désaccords entre les Conquistadors, que l'on signalait le 17 octobre de Rome, pouvaient, croyait-on, l'amener à accepter un compromis élaboré par M. Tittoni. Ce projet prévoit la création d'un Etat indépendant de Fiume, englobant les districts d'Istria et d'Arenberg et placé sous la protection de la Ligue des Nations : et il attribue à l'Italie le district de Volosca. Ainsi une frontière commune continuerait exister entre l'Italie et Fiume. Enfin, l'île de Zagosta deviendrait italienne, et Zara serait ville libre, sous la tutelle diplomatique de l'Italie. M. Tittoni considère que ce sont là les concessions extrêmes de l'Italie. Si elles étaient repoussées par les Etats-Unis, la responsabilité de toutes les conséquences de ce refus retomberait, dit la note officielle qui nous révélait cette combinaison, sur Washington. A Washington, on n'avait pas fini, le 18, d'examiner le traité : et les discussions auxquelles il donnait lieu étaient toujours aussi passionnées. Le sénateur Lodge avait déposé un amendement tendant à remettre les droits allemands sur le Chantoung à la Chine, et non au Japon comme l'a décidé le traité de Versailles. Par 55 voix contre 35, le Sénat a rejeté cet amendement.

Bien que le traité soit discuté et critiqué minutieusement par le Sénat et que la ratification s'en fasse beaucoup attendre, le gouvernement ne se désintéresse nullement de son application.

Les troupes américaines prendront donc part, comme il est convenu, à l'occupation de la Haute-Silésie, pour y protéger le fonctionnement du plébiscite : le transport *President-Grant* amène en Europe les 5.000 hommes qui participeront à l'opération. Cette troupe aura Dantzig pour base de ravitaillement.

Le président Wilson, qui a été en proie à une grande dépression nerveuse pendant plusieurs semaines, et n'a pas pu pendant ce temps diriger les affaires des Etats-Unis aussi activement qu'il l'eût voulu, ne tardera sans doute pas à reprendre ses travaux car, le 18, on annonçait une amélioration sensible dans son état.

Une mission française dont les membres appartiennent à l'industrie et à la finance est depuis quelques jours aux Etats-Unis ; elle a pour but de faire connaître aux dirigeants et aux producteurs américains les possibilités de relèvement économique de la France, et les immenses ressources de notre pays, afin que nos alliés comprennent l'intérêt qu'il y a pour l'Amérique à nous continuer la confiance et la collaboration commerciale et financière qui nous sont indispensables en raison des pertes colossales que la guerre nous a fait subir dans le domaine économique. On espère qu'un des premiers résultats de cette mission, dont M. Clémentel est président d'honneur, sera une amélioration de notre change en Amérique.



L'AGRESSION ALLEMANDE CONTRE L'ESTHONIE.

La lutte pour la Musique

ILS chantent, donc ils paieront. Si cette exclamation d'un homme d'Etat retors était, comme on peut le croire, inspirée par une connaissance approfondie de la mentalité des Français, notre gouvernement faciliterait singulièrement le travail des percepteurs en favorisant de tout son pouvoir l'amour et l'étude du chant... et de la musique. Et comme, d'autre part, la musique, si l'on en croit le proverbe, adoucit les mœurs, nous ne devrions plus redouter de révolutions brutales, ni de guerres dans l'avenir. Il faut donc rendre les études musicales aussi accessibles que possible à nos contemporains. C'est un fait que le peuple, en France, aime la musique. Dès que le moindre groupe de chanteurs, si primitif que soit son orchestre, prend possession d'un coin de trottoir, on voit aussitôt se former un rassemblement autour de lui ; badauds et midinettes achètent à qui mieux mieux la romance et reprennent en chœur le refrain. De plus en plus, la musique s'introduit dans les restaurants, dans les cafés ; le moindre bar veut avoir son phonographe ou son faux piano, instruments d'une correction esthétique discutable, mais dont les sons suffisent à charmer les oreilles qui ne sont pas habituées à une musique plus noble. Les concerts populaires, les music-halls font tous les soirs salle comble. Et quelle est la « baraque » à la foire, qui, sans « orchestre », retiendrait le public devant ses tréteaux ? Dans le Midi, dans nos départements pyrénéens, ou le long de cette incomparable Canèbière que Paris envie à Marseille, au moins à ce que disent les Marseillais, l'air, continuellement, résonne de roulades et de chansons.

Cependant le Français, s'il aime la musique, ne reçoit, dans la masse, aucune éducation musicale. Il existe bien en France — sans parler du Conservatoire — un certain nombre d'Ecoles de musique

fondation est due, ainsi que le projet de reconstruction de l'Ecole de Reims, à M. Mangeot.

Est-ce donc que le Conservatoire, célèbre dans le monde entier, ne suffisait point ? Il paraît que non. Un critique musical de grand talent, M. Gaston Carraud, dans la revue que nous avons citée, nous explique pourquoi :

« Une des incohérences de notre pédagogie, dit-il, c'est qu'il n'y a pas eu jusqu'à présent un endroit en France où l'on enseigne à enseigner la musique. Le Conservatoire, filtrant ses élèves à travers un système continu d'examens et de concours, forme des virtuoses éclatants, mais n'offre aucun enseignement accommodé aux jeunes gens qui se destinent au professorat. C'est une lacune que se propose de combler l'Ecole normale de musique. Son programme, en effet, comporte les trois degrés : élémentaire, secondaire, supérieur, et dans chacun un enseignement élargi de « musiciens » et non pas seulement de spécialistes.

C'est pourquoi il est donné à aux étudiants un « enseignement général », dont un extrait du programme fera comprendre toute la portée : « Un pianiste, un violoniste, etc., apprendront plus vite, et joueront mieux de leur instrument quand ils auront acquis des connaissances harmoniques, historiques et esthétiques. Le chanteur qui lira couramment la musique et déchiffrera au piano l'accompagnement apprendra le chant beaucoup plus vite et interprétera plus musicalement.

Alors que le Conservatoire, école nationale et gratuite, ne peut accueillir d'étrangers qu'en nombre extrêmement limité, et en tout cas n'admet pas d'élèves âgés de plus de 22 ans, l'Ecole normale reçoit des étudiants de tous pays et n'impose pas de limite d'âge. L'examen d'entrée n'y sert que pour fixer le classement entre les trois degrés.

Dans chaque spécialité, ces trois degrés, au lieu de passer sous des directions successives, sont réunis, formant autant d'écoles, chacune avec son chef aidé de professeurs de son choix, qu'il peut contrôler continuellement. Ainsi toute l'éducation de l'élève, dès ses premiers pas, est suivie, nourrie des mêmes principes, dirigée vers le même sommet. A partir du



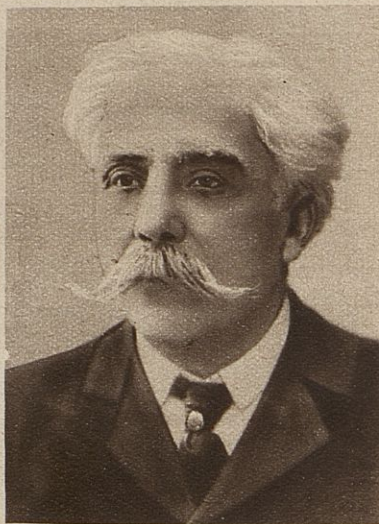
M. HENRI RABAUD
Membre de l'Institut.



Mlle NADIA BOULANGER
Prix de Rome.



Mlle MARIÉ DE L'ISLE
de l'Opéra-Comique.



M. GABRIEL FAURÉ
Directeur du Conservatoire.

soutenues en partie par l'Etat, en partie par les municipalités, mais l'enseignement que l'on y donne ne peut s'adresser qu'à une élite.

Telles que sont ces Ecoles cependant, elles rendent de réels services. Aussi faut-il signaler comme un fait regrettable pour la culture musicale la disparition momentanée de celle de Reims, qui a été complètement détruite pendant la guerre. C'était un établissement très important ; fondé seulement en 1913, il réunissait déjà à la veille de la guerre 498 élèves, répartis en 35 classes. Il n'en reste que quelques pans de murs autour d'un monceau de décombres. Pour reconstituer cette Ecole, on ne peut compter sur l'Etat : l'Etat a à pourvoir, dans trop de localités comme à Reims, à trop de besoins plus immédiats que la reconstruction d'une Ecole de musique. Cependant il y a là, sur 20.000 personnes qui y sont revenues et y vivent dans les ruines, 3.000 jeunes gens ou jeunes filles qui ne demandent qu'à se remettre aux études musicales, ou à les commencer, et auxquels la musique ferait oublier leur misère, en leur versant au cœur un peu d'idéal.

Cette détresse a inspiré à la revue *le Monde musical* une initiative touchante. Pour reconstruire l'Ecole de Reims, il faut au moins 500.000 francs : le *Monde musical* les demande à tous les amis de la musique, dans le monde entier, aussi bien qu'à ces milliers d'enfants dont les études musicales n'ont pas été interrompues par la guerre et qui, pendant que ceux de Reims cherchent un abri, un toit dans les ruines, « continuent à boire à la source éternelle de la musique ». Chacun donnera ce qu'il pourra : un franc, cinq francs, vingt francs ; les versements des mécènes compenseront par leur importance la modicité des petites offrandes ; et comme on tiendra un livre d'or des donateurs, les nouveaux riches ont là une belle occasion d'illustrer leur nom en encourageant le plus noble des arts.

On peut donc envisager à brève échéance la reconstruction de l'Ecole de musique de Reims, et certes, avec tous les amis de l'art, on souhaite ici bon succès à l'initiative généreuse de notre confrère. Mais pendant que cette entreprise est encore, et pour cause, en projet, un gros événement occupe l'attention de tous les musiciens : c'est l'ouverture à Paris, place Malesherbes, d'un établissement comme nous n'en possédions point encore : une « Ecole normale de musique », dont l'idée première de la

second degré, les études sont orientées soit vers l'interprétation, soit vers le professorat et poursuivies selon la méthode la plus en rapport avec chacun de ces buts qui, tout en étant différents, ne s'excluent pas.

Chaque degré aboutit à l'obtention de diplômes progressifs : brevet d'aptitude, licence et doctorat. Disons d'ailleurs que les chefs de ces « écoles » dans l'Ecole sont les premiers de nos artistes et représentent impartialement toutes les tendances.

Ainsi l'institution dont nous parlons ne se dresse point en concurrente du Conservatoire : elle prétend en être, au contraire, une sorte de complément. D'ailleurs, beaucoup de professeurs sont communs aux deux établissements et M. Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire, s'est inscrit parmi les patrons de l'Ecole normale, avec MM. Saint-Saëns, Paladilhe, Th. Dubois, Ch.-M. Widor, G. Charpentier, H. Rabaud, sous la présidence de M. Paderewski. Parmi plus de cinquante professeurs, citons au hasard de la plume : MM. Henri Rabaud, Reynaldo Hahn, Alfred Cortot ; Mmes Marié de l'Isle, Nadia Boulanger, Blanche Selva ; il faudrait citer toutes les illustrations de l'art musical et de l'art lyrique. La direction artistique de l'Ecole normale est confiée à un comité composé de tous les professeurs chefs d'un enseignement spécial, et d'un nombre indéterminé de musiciens notables n'exerçant pas à l'Ecole.

Mais l'Ecole normale de musique, si utile qu'elle soit pour former des musiciens et des professeurs, n'en est pas moins une création de l'initiative privée ; on comprend donc que l'enseignement ne saurait y être gratuit comme au Conservatoire. Sans toucher autrement ici à une question d'ordre administratif, nous pouvons cependant dire que le prix des études y est bien modique pour le temps où nous vivons, et par rapport aux résultats que les étudiants peuvent en retirer. Il y aura sans doute avant longtemps des bourses de l'Etat et des municipalités ; il faut le souhaiter, pour le plus grand nombre possible d'élèves. En créant cette Ecole, on n'a pas voulu faire « une affaire » ; on a voulu édifier une Œuvre. On a voulu doter la France d'une institution qui concoure pratiquement à la propagation de son influence à l'étranger, et qui l'aide à conserver dans l'admiration du monde, pour son génie musical, la place que l'Allemagne s'efforçait de lui ravir.

PAUL HERFORT

LE DÉPART DE L'AVIATEUR POULET POUR MELBOURNE



A l'aérodrome d'Issy-les-Moulineaux les amis d'Etienne Poulet, venus pour le saluer à son départ, entourent l'appareil que le pilote et son mécanicien examinent minutieusement une dernière fois avant de partir.



C'est seulement le 14 octobre que l'aviateur Poulet est parti pour effectuer en avion le voyage de Paris à Melbourne dont nous avons donné l'itinéraire, qui est d'ailleurs inscrit sur une aile inférieure du biplan, reproduite dans le médaillon ci-dessus. La première étape a été Paris-Fréjus, soit 800 kilomètres. En passant au-dessus de Saint-Rambert-d'Albon, où Védrières trouva la mort, Poulet laissa tomber une gerbe de fleurs. A gauche, on voit Poulet et son mécanicien Benoist.

UN JOYAU COLONIAL FRANÇAIS : LE MAROC

La légende raconte que le sultan Moulaï-Ismaïl — qui rêva d'épouser la fille de Louis XIV et fit de Meknès la Versailles marocaine — avait reçu de Soliman une bague magique, grâce à laquelle il pouvait, sans qu'il lui coûtât peine ni argent, édifier les monuments les plus splendides, et l'on peut bien admettre ce sortilège, lorsqu'on embrasse du regard les palais, les mosquées, l'enceinte gigantesque de la ville, et qu'on se rappelle le projet de bâtir un mur continu jusqu'à Marrakech, afin de mettre toute la route à l'abri des tribus pillardes...

Vers la fin de sa vie, Moulaï-Ismaïl, jugeant suffisantes les preuves qu'il laissait de sa gloire et de sa puissance, jeta l'anneau au fond d'un puits. Nombre d'ambitieux y descendirent plus tard pour le chercher, mais aucun ne revit la lumière du jour.

Ne faut-il pas vraiment que le général Lyautey ait retrouvé la bague miraculeuse de Soliman pour que dans le pays entier les villes sortent de terre, et qu'elles se bâtissent en une fois, non pas avec de vieilles planches et des caisses à biscuits défoncées, mais en matériaux solides, d'après un plan artistique, approprié au pays ? Car, sur le Maroc médiéval, oublié en plein moyen âge avec sa féodalité, sa piété ombrageuse, sa mascarade annuelle d'un faux souverain, le sultan des Tholbas, un autre Maroc s'est superposé, comme une trame à mailles larges qui protège sans rien cacher, et, de ce pays nouveau, la marche en avant est si rapide que l'œuvre de dix ans y paraît l'effort de tout un siècle. Au fond des mellahs, dans les boutiques sordides où ils découpent le fer-blanc des bidons à pétrole pour en faire d'horribles lanternes, les juifs eux-mêmes regardent passer avec stupeur la civilisation envahissante. Ce Maroc récent est une France toute nouvelle, toute propre, une maquette très éclairée de ce que devraient souvent réaliser nos départements ; mais s'il se pare de beaux bijoux de fête, il conserve cependant avec un respect profond les bijoux anciens légués par ces Maures qui rapportèrent d'Andalousie le secret d'une architecture fastueuse, l'art des sculptures, des ciselures, des vitraux veloutés comme ceux de la Mosquée d'Omar, qui semblent les morceaux, miraculeusement lumineux, de quelque très ancien tapis. Pieusement, le Maroc met à jour les vestiges antiques que les sables avaient recouverts peu à peu de leur linceul mouvant. Les fouilles de Volubilis, voisine de Meknès, se poursuivent avec rapidité, car le résident, pour tout mener ainsi de front, reste fidèle à un petit moyen fort ingénieux : *the right man*... Les travaux archéologiques — ceci est remarquable — sont menés par un archéologue !... Et Volubilis, qui fut, il y a dix-huit siècles, le chef-lieu de la province romaine Tingitane, découvre déjà ses rues, ses maisons, ses colonnes, ses moulins à huile et ses mosaïques. Bientôt on ira la visiter comme Timgad et El-Djem, malgré les mutilations que subirent ses ruines, notamment sous le règne de ce Moulaï-Ismaïl le Bâtisseur. Sans doute ce potentat avait-il trop de tact pour abuser du cadeau de Soliman, car il faisait apporter de Volubilis le grès et le marbre par les innombrables esclaves chrétiens que lui fournissaient les pirates de Salé, de Rabat et de Tétouan. Durant trente kilomètres, fûts de colonnes et chapiteaux étaient transportés ainsi, au prix des plus dures fatigues. Or, un jour, l'équipe apprit à mi-chemin que le sultan était mort. Aussitôt les esclaves jetèrent leurs charges et s'en revinrent à Meknès les mains vides. On voit encore ces bloc épars sur la piste, bien loin de la cité romaine.

Le Maroc français offre partout un spectacle uniforme : un occidentalisme qui laisse intactes les villes arabes, une administration qui respecte les coutumes et les droits indigènes, un progrès qui se fait aimer parce qu'il apporte avec lui la justice, la paix et l'ordre. De son côté le paysan indigène a compris la protection réelle qui l'entoure, il se sait délivré des deux ennemis qui le pressuraient : le bandit de la montagne et le fonctionnaire chérifien, mal payé, mais d'autant plus habile à « faire suer le bur-nous ». Les dissidents eux-mêmes aspirent bien souvent à la soumission ; ils veulent à leur tour faucher des moissons lourdes et venir parader aux mousmes sur leurs pur sang. Le farouche guerrier connaît les cures réputées de nos médecins, et désire l'inoculation qui le préservera de l'inévitable variole. Aussi délaisse-t-il parfois le fusil pour vingt-quatre heures et, prenant son air le plus innocent, descend-il jusqu'à la tente du toubib en tournée. Dès que sa tribu sera soumise, il s'engagera dans nos régiments ou apportera sa part à la main-d'œuvre nécessaire pour la mise en valeur de



LA PLACE OU SE TIENT LE MARCHÉ A MOULAÏ IDRIS.

la belle colonie, et c'est pourquoi il est équitable qu'on rende justice au Marocain que calomnie une légende fort ancienne, et d'ailleurs très jolie.

Un jour, dit-elle, l'envoyé de Mahomet visita le Maroc, et il commença sa tournée par le sud. Comme il atteignait les environs de Marrakech, il fut émerveillé de la peine que se donnaient les campagnards.

— Pourquoi vous fatiguez-vous ainsi ? questionna-t-il.

— Parce que c'est la tâche de l'homme, répondit-on. La terre lui a été confiée pour qu'il la travaille et qu'il améliore son bien.

Joignant les mains avec extase, l'auguste ambassadeur s'écria :

— Vous êtes un grand exemple ! Aussi vos palmiers seront-ils désormais plus hauts que vos minarets, et plus prodigieux de fruits que les jardins de Damas.

Et, depuis lors, la palmeraie entoure la ville de sa forêt superbe, admirée et enviée par tout le Moghreb.

Cependant l'uléma poursuivait sa route et, à mesure qu'il s'avancait vers le nord, son enchantement initial s'affaiblissait. Il s'indignait de voir, toujours en plus grand nombre, des hommes étendus devant les gourbis ou assis près des fontaines. A la fin, il apostropha un de ces nonchalants :

— Que fais-tu ? Pourquoi ne travailles-tu pas ?

— Travailler ! s'étonna l'Arabe. Allah n'a pas créé l'homme pour travailler ! Il en a fait le roi de la nature et la terre n'a qu'à le nourrir !...

Alors le saint homme entra dans une grande colère et clama :

— A partir de ce jour, tes palmiers ne s'élèveront pas au-dessus des orties, et ton pays restera aussi nu que tu es paresseux...

Voilà pourquoi tout le nord du Maroc est couvert de doum, palmier nain, dont la verdure, semée en grandes plaques dans le bled brûlé, semble souvent, de loin, d'immenses feuilles de nénuphars étalées sur un étang jaune...

Ne croyez pas cette légende. Le Marocain s'est montré bien plus travailleur que l'Algérien ; servi par une intelligence ouverte et vive, il ne se contente pas de rester porteur d'eau ou décroqueur, mais il fréquente les ateliers, se met à la mécanique, et fournit déjà des chauffeurs et des mécaniciens. Il s'adapte d'ailleurs avec une facilité qu'on aurait cru impossible chez ces farouches traditionalistes du Coran, chez ces terribles ennemis des étrangers et du progrès. La vogue de l'automobile est grande auprès des riches chorfas, et ce n'est pas le spectacle le moins inattendu que de voir monter dans leur double phaéton les scrupuleux observateurs des anciennes coutumes, qui, pour rien au monde, ne cesseraient de manger avec leurs doigts et de courir pieds nus dans leurs sandales de cuir canari.

Au Maroc, tout se crée si rapidement, le bien-être arrive si vite après la soumission, que la plaine ne doute plus qu'autour d'elle nos soldats doivent conquérir pente par pente, gradin par gradin, les chaînes de montagnes. Les expositions et les foires ouvraient leurs attractions pendant qu'on se tuait à cinquante kilomètres. La musique couvrait le canon, et Lyautey tenait le Maroc en souriant.

Mais nous-mêmes, n'avons-nous pas oublié trop souvent la besogne qu'accomplissaient là-bas quelques poignées de territoriaux, d'Alsaciens-Lorrains, de légionnaires nés en pays ennemis, et de musulmans qu'un sursaut religieux pouvait entraîner, régiments de braves commandés par nos évadés d'Allemagne et par des officiers blessés sur le front de France ? Disons-le bien haut, ceux qui, sans souci des maladies, des privations, des chaleurs torrides, faisaient lentement reculer les factions dissidentes, tenaient tête à l'armée maroco-germanique d'Abd-el-Malek, dispersaient dans l'Atlas berbère des harkas de vingt mille hommes, et forgeaient l'armature derrière laquelle le bled pacifié semait, récoltait et amassait, ceux-là ont droit, comme les poilus de Verdun et de la Somme, à notre admiration et à notre gratitude.

A présent que la victoire permet de renvoyer en Afrique des effectifs suffisants, la conquête du territoire chérifien sera bientôt achevée, et jusque sur les plus hautes montagnes pourront s'aventurer les touristes.



DANS LES MONTAGNES DU ZERHOUN

Oui. Le Maroc est appelé à devenir un pays de grand tourisme aussi fréquenté que l'Algérie et la Tunisie. N'a-t-il pas tout pour nous attirer : lumière d'Orient, coutumes curieuses, villes opulentes ou alourdis de mystère comme les décors des « Mille et une Nuits », grandeur et variété des sites, trésors d'art, vestiges des civilisations disparues ?

Pour préparer l'essor touristique du pays, il suffisait d'en faire connaître les beautés et de créer les moyens de transport et de séjour. Le général Lyautey n'y pouvait manquer, et une propagande intelligente s'élaborait à Rabat dans le minuscule département des Beaux-Arts, au milieu du paradis des fleurs qui se nomme la Résidence. Tout d'abord, le gouvernement chérifien lança de magnifiques timbres-poste reproduisant les monuments les plus classiques du Maroc. Quel excellent moyen de diffusion ! Et comme toutes les merveilles inconnues de France verraient affluer les visiteurs si des séries successives les avaient ainsi fait connaître !

En même temps, le service des Beaux-Arts entreprenait un vaste programme de préservation, de restauration et de rénovation. *Préservation* de la nature aussi bien que des monuments ; je n'en veux citer qu'un exemple : la gare de Meknès, qui devait trouver le plus joli bois d'oliviers qu'on pût voir. En Europe, qu'aurait-on fait ? On aurait délimité la surface nécessaire, puis tout rasé. A Meknès, au contraire, on a respecté les arbres, on les a entourés de petits parterres, et ce sont les voies qui se sont égaillées pour traverser le bois sans en détruire la poésie exquise. Ce souci prouve que, là-bas jamais de hideux panneaux de réclame commerciale ne viendront souiller les plus beaux sites. — *Restauration* de toutes les merveilles d'art que le temps et l'apathie laissaient perdre. Tour à tour, on complète les mosaïques des fontaines, on remplace les zelligs de marbre et les panneaux sculptés des médersas. — *Rénovation*, enfin, de tous les métiers artistiques qui faisaient vivre le pays. Les Beaux-Arts recherchent les dessins des tapis, encouragent les dentellières et les potiers, forment ces artistes aussi habiles à creuser le plâtre ou à ciseler le marbre que les statuaires de Pise ; à Rabat, on a installé des échoppes pour ouvriers d'art, — relieurs, graveurs, enlumineurs, — dans l'altière kasbah des Oudaïas qui dresse ses murailles rougeâtres entre la mer et le Bou-Regreg. Autrefois une garnison importante y surveillait le repaire de pirates, mais aujourd'hui plus rien n'y est belliqueux. A part un petit musée, il ne reste que des jardins surprenants, où la noria tourne entre les roses et les daturas. Dans les créneaux, sur le coin des tours, des centaines de cigognes claquent du bec, paisibles et vénérées, car elles incarnent les âmes de tholbas ou saints docteurs de la religion.

Dans ce pays où, voici sept ans, les tabors révoltés massacraient tous les Français de Fez, il ne faudrait pas croire que les voyages ressemblent à des explorations... Casablanca est devenue une grande ville ; chaque jour on peut y écouter un concert classique, un vaudeville, une farce espagnole, — voire un opéra ; — ses grands cafés lancent leurs flots de musique à travers l'énorme place de France qui vient de s'enrichir d'un palace. Je ne connais pas beaucoup de villes françaises de second rang qui puissent s'enorgueillir d'un hôtel aussi parfait que celui de Rabat... D'autre part, là où les auberges hospitalisaient trop le beuglant et imitaient sans mesure le fondouk, l'administration des chemins de fer militaires n'a pas hésité. Des buffets-hôtels ont été construits. Le Decauville a ses Terminus !...

Certes, j'aimerais décrire la beauté de Fez-Bali, le charme des couchants sur le Zerhoun, ou la sanglante procession des Aïssaouas, au lieu d'énumérer des renseignements concrets ; mais je pense que ceux-ci montrent de la façon la plus tangible le degré d'évolution de la colonie. Tant de fois, j'ai vu quelle idée fausse on se fait du Maroc, combien on ignore le travail réalisé, et par conséquent combien on profite peu des leçons multiples que l'exemple marocain nous propose !...

Mieux que les chiffres, les statistiques ou les diagrammes, le fait que le Maroc est déjà sillonné de routes belles et larges comme celles de France prouve l'extraordinaire rapidité de conception et d'exécution. On peut embrayer à Casablanca et filer en auto sur Rabat, Meknès, Fez, Taza, Oudjda, l'Algérie.

Quant aux chemins de fer... Ils vont de Casablanca à Ber-Réhid, vers Marrakech ; de Casablanca à Fez ; de Taza en Algérie, et la ligne Taza-Fez sera vite terminée, soudant ainsi le ruban continu de rail, de la Chaouïa au fond de la Tunisie. Ces voies, d'abord uniquement militaires par suite des clauses imposées dans le protocole d'Algésiras, furent ouvertes au trafic civil dès que la guerre rendit caduc cet acte trop fameux, et que l'essor inimaginable du pays réclama des moyens de transport moins lents et moins coûteux que les caravanes.

Oh ! Les amusants chemins de fer que ceux du Maroc ! Sur des distances de quatre cents kilomètres, le rail du Jardin d'Acclimatation ! Un écartement de 60 centimètres, des wagons aux roues minuscules, des locomotives dont on peut toucher de la main le haut de la cheminée, des gares joujoux, une voie équipée sans signaux ni sémaphores. Et on réussit le tour de force de lancer quatre et cinq trains à deux cents mètres les uns des autres, de les masser dans une gare de croisement, de repartir et d'arriver à la minute précise de l'horaire !

Le train de voyageurs n'est pas compliqué : la machine liliputienne, une voiture mixte de 1^{re} et 2^e classes, et quelques wagons de marchandises où s'entassent barils, caisses, planches, sacs et poutrelles ; au-dessus de tout ça sont les 3^e classes. Là-haut trônent des soldats, des Arabes épanouis, des négresses abritées sous de grandes ombrelles pâles. Aucune crainte de tomber, d'ailleurs : même aux minutes de folie, l'allure ne dépasse pas douze kilomètres.

Pour rouler plus vite, il suffit de prendre un petit train spécial, la draine automobile, composée d'une motrice et d'une remorque, qui abat ses 25 kilomètres à l'heure, quand les troupeaux, sourds aux mugissements du klakson, ne barrent pas trop souvent la voie. Grâce à cette draine, on peut aller à Rabat et revenir à Casablanca le même jour, et de Rabat gagner Fez avant le soir, avec une heure d'arrêt en plein bled, pour déjeuner dans un buffet, ma foi, fort acceptable. Et puis, qu'importerait un peu d'inconfort, lorsqu'au printemps la campagne n'est plus qu'un parterre infini et qu'on roule à travers un amoncellement de fleurs éclatan-

tes : coquelicots plus grands et plus écarlates que les nôtres, mauves rouges, chardons bleus, petits iris violets, renoncules et anémones ? Le Maroc, que le soleil aura brûlé deux mois plus tard, semble vivre uniquement pour les fleurs. Après les grandes solitudes du bled, les jardins qui entourent chaque ville rappellent l'oasis touffue, et l'on comprend que l'Arabe, apportant la cage de son chardonneret, vienne s'étendre et rêver dans leur fraîcheur, auprès des trois biens dont Allah ornera son paradis : l'ombre, les pétales et l'eau chantante...

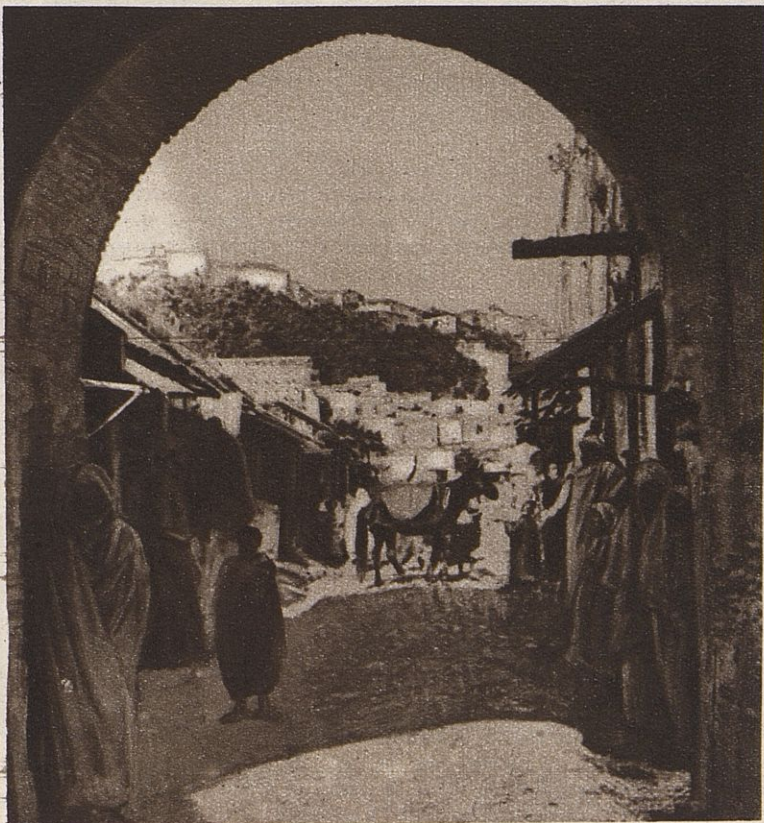
Au centre de la cité-jardin qui s'étend depuis l'agglomération indigène de Rabat jusqu'aux portes de la forteresse carthaginoise de Chellah, s'épanouit le parc le plus exubérant et le plus touffu, un parc ombragé d'abricotiers en dômes, d'eucalyptus, de magnolias, de mimosas, de ricins géants. Les fleurs s'y entassent en jonchées, en monceaux : murs de roses, forêts de gueules-de-loup, futaies de cannas. Une haie disparaît sous les géraniums, un toit tout couvert de volubilis bleu nattier semble, de loin, un phénoménal bouquet de myosotis, et les plantes envahissent le kiosque à musique au point de cacher les exécutants.

Au milieu de la civilisation, le Maroc gardera par bonheur quelques coins vierges. Jamais le rail n'ira violer cette ville sainte de Moulaï-Idriss, où l'habileté du résident n'envoya aucun soldat, aucun Européen, et qui se niche sur ses pitons, en face de Volubilis. Pourrait-on en goûter le troublant mystère, si un hôtel y sonnait la cloche de la table d'hôte ?... A trente kilomètres à peine de Meknès, des locomotives, des hangars d'aviation, on en est plus loin que si l'on avait abattu cent étapes. Ces étapes, en effet, on les a parcourues en arrière, dans le temps. N'a-t-on pas reculé de quatre siècles, en franchissant la porte Grise ?... L'âme hésite... Ces ruelles escarpées, toutes ces portes closes sur les zaouïas, tous ces yeux pleins de lueurs farouches...

J'y fus l'hôte du khalifat, en compagnie du capitaine indigène Kara, vaillant spahi dont les hauts faits, en Flandre et en Afrique, conquièrent la palme et le ruban rouge. Le soir venu, nous montâmes sur la terrasse de la maison. La pleine lune argentait violemment le bord des nuages lourds, ramassés et épars. C'étaient des trous de lueurs crues dans une obscurité opaque. Autour de la ville, le cirque de montagnes se devinait par les hautes dentelures d'un noir plus dense. On y pressentait le doute, le péril, la fatalité appesantie. Devant moi, dans la lumière blafarde, montait l'étagement de la ville, les milliers de terrasses blanches, emmêlées, inextricables, d'où surgissaient les coupes des confréries et les minarets carrés. A pic sous mes yeux, la place, polygone compliqué d'angles rentrants, s'étalait jusqu'aux ruelles abruptes. Les marchandes de pain et de semoule, accroupies en une ligne diagonale, avaient allumé des cires dont tremblaient les flammes mièvres. Quelques échoppes du souk, égalées, éclairées, laissaient s'élever, par-dessus les auvents, des reflets fauves qui violaient étrangement la teinte unique de la clarté lunaire. Précédé d'un esclave portant la torche, un homme sortit d'une coupure entre les maisons et gagna une autre venelle rocailleuse. Des paroles montaient, très distinctes. Sur les terrasses, des ombres remuaient et, d'assez loin, nous arrivait une voix jeune, une voix de femme, qui chantait, lentement, une mélodie islamique... Le capitaine me contait les mille légendes du Moghreb, et je les croyais, toutes... Ce que je regardais, n'était-ce pas une extraordinaire évocation ? Tout m'a paru possible, et j'ai senti monter en moi la nécessité impérieuse du mystère et du merveilleux...

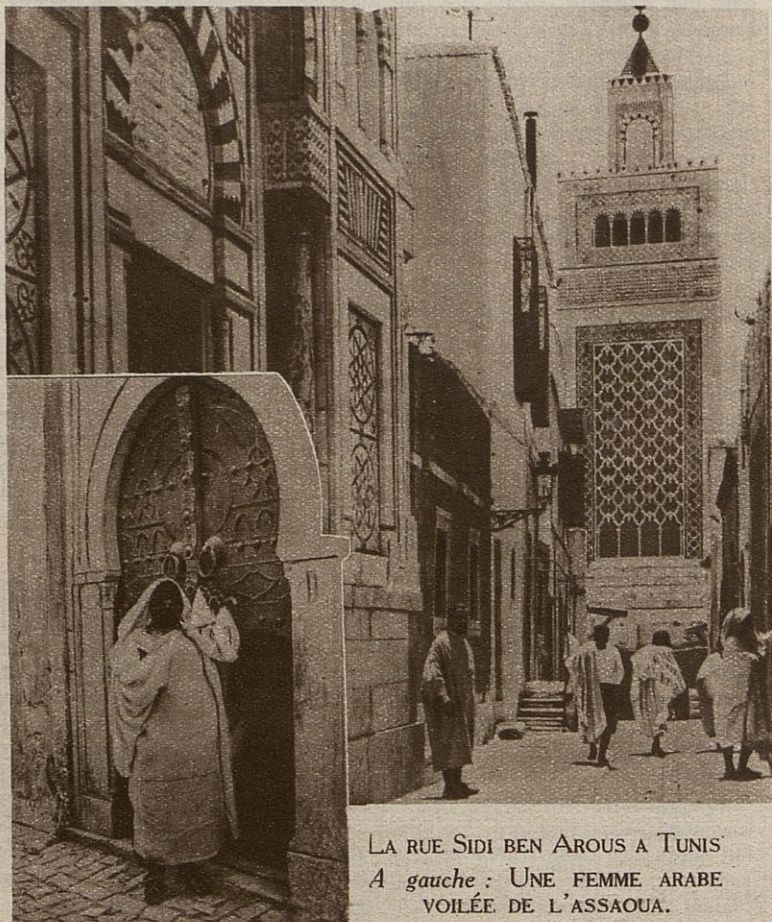
D'ailleurs bientôt l'on pourra aller en foule au Maroc admirer les palais de Meknès, la tour Hassan de Rabat, et la Koutoubia de Marrakech, flâner dans les rues mortes de Salé, ou se perdre dans la Médina de Fez, escalader l'Atlas parmi les cèdres plus splendides que ceux du Liban, et en même temps admirer l'œuvre magnifique de civilisation réalisée par le général Lyautey.

EDOUARD DE KEYSER.



L'INTÉRIEUR D'UN SOUK A MOULAI IDRIS.

Le Jour des Morts chez les Musulmans



LA RUE SIDI BEN AROUS A TUNIS
A gauche : UNE FEMME ARABE
VOILÉE DE L'ASSAOUA.

UN flot lent, interminablement lent et continu, se presse sur les routes qui conduisent aux cimetières d'Afrique. Des formes qui semblent empaquetées de blanc et masquées de crêpe noir marchent à tous petits pas, cahin-caha.

Ce sont des musulmanes, emmaillottées plutôt que drapées dans le sifsari blanc, de laine ou de soie, qui laisse dépasser une foutah rayée et les dentelles d'un long pantalon. A leurs pieds, des *cab-cab*, sandales de bois sur haut talon, parfois couverts de losanges de nacre serti d'argent, font entendre un cling-clang symptomatique de femmes enchaînées.

Elles vont toutes l'avant-bras droit plié en l'air, la main enroulée dans une extrémité du sifsari blanc — une musulmane respectable ne devant jamais montrer la paume de la main. Certaines, les femmes riches, apparaissent, à la descente de voiture, les deux bras tendus en avant et supportant un haïck de soie rouge et ciel qui, en passant sur leur visage, fait un rectangle noir et léger leur permettant de voir à se conduire et de rester protégées des yeux indiscrets de l'homme.

Parmi toutes ces formes empaquetées, quelques chéchias rouges, coiffant des Arabes grands et dignes dans le burnous uniformément blanc, tranchent brutalement dans ce flot si lentement mouvant qui monte au cimetière et semblent de larges coquelicots s'en allant, eux aussi, vers les tombes.

Malgré la lenteur du cortège, la route, si large et si blanche, bordée de hauts eucalyptus qui frissonnent dans le vent matinal, est bientôt gravie. Quel champ de repos ! C'est une colline bosselée, envahie d'herbes folles, de poivriers pleureurs, de cactus poussés au hasard. Parmi tout cet échevellement de verdure grisâtre, s'effritent les sépultures uniformément dallées de marbre blanc. Aucune ornementation ne s'y étale. Aucune épitaphe non plus. Seul le sexe du mort est indiqué par une dépression ou un renflement du marbre. La grandeur de cet anonymat émeut dans cette nature ardente que le soleil brûle tous les jours, toute l'année, toujours.

Dans ce jardin des morts, sans allée, sans chemin, où deux fois l'an seulement les vivants, en venant se souvenir de leurs chers disparus, font un sentier de hautes herbes foulées, les musulmanes échangent des saluts, et à travers l'assaouâ, ce crêpe noir qui dérobe leurs traits, se baissent à l'épaule.

Sans hâte, elles vont à la tombe familiale. Là, elles prient debout, les mains ouvertes, la paume vers le ciel, en gémissant *Allah Akhbar* (Dieu est le plus grand) et *la rebbi, ia rebbi*, la grande supplication. Puis, répétant le rite religieux annuel, elles s'asseyent sur la pierre qui recouvre les cendres des défunts, dénouent de grands mouchoirs à carreaux jaunes et bleus d'où s'échappent des amandes, des beignets au miel, des gâteaux à la rose, des *f'ttrâ*, des lokoums, qu'elles alignent sur la pierre tombale ou qu'elles déposent dans un petit trou que leurs ongles noircis de



DANS LE CIMETIÈRE BAB EL KHADRA.
A droite : UN ENTERREMENT.

henné viennent de creuser à la tête de la tombe. Les plus riches ajoutent des *sourdi* — sous d'Afrique — et des piécettes blanches,

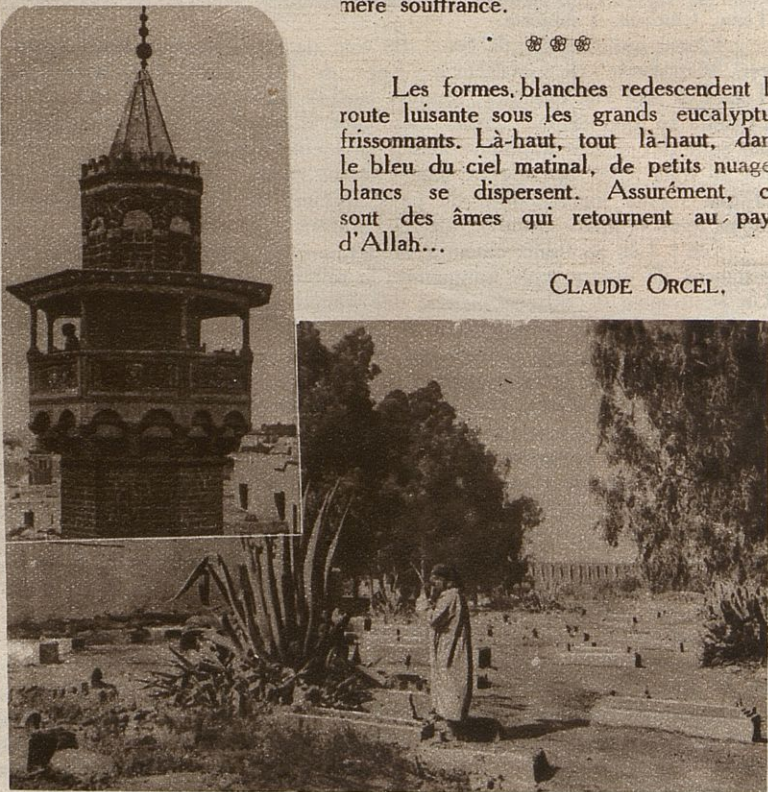
Cette année, les larmes coulent plus abondantes, car nombreuses sont les familles qui ont perdu un mari, un fils, combattant volontaire pour sauver la France envahie. Mais cependant tôt se sèchent les larmes, et les musulmanes prononcent le fatidique *Mektoub* ! Puis les papotages recommencent entre toutes ces formes blanches endeuillées.

C'est qu'ici comme partout, et plus encore qu'en Europe, la Vie proclame sa force plus grande que la Mort. Il semble que ce n'est que sous les cieux du Nord que peuvent être âprement ressenties les peines et les joies. Et qu'au contraire, dans le pays d'Ifrikia, le soleil, en surchauffant la terre, ne laisse aux êtres qui y vivent qu'une possibilité atténuée de souffrir. Aussi les cimetières européens sont-ils attristants en même temps que parés, tandis que les cimetières musulmans ne sont que des enclos où la Pensée n'ajoute rien de funèbre.

Aussi, maintenant, comme les oiseaux becquètent les victuailles offertes aux mânes des morts et que les Bédouines, ces nomades africaines, rôdent en attendant, pour enlever la monnaie, que les musulmanes aient disparu, hommes et femmes s'en retournent doucement dans l'atmosphère gaie de cette Toussaint, sans s'attarder plus longtemps dans l'éphémère souffrance.

Les formes blanches redescendent la route luisante sous les grands eucalyptus frissonnants. Là-haut, tout là-haut, dans le bleu du ciel matinal, de petits nuages blancs se dispersent. Assurément, ce sont des âmes qui retournent au pays d'Allah...

CLAUDE ORCEL.



LE CIMETIÈRE ET L'AQUEDUC DE CARTHAGE.
A gauche : LE MUEZZIN APPELANT A LA PRIÈRE

QUELQUES SCÈNES DE LA VIE TUNISIENNE



De ses flâneries à travers Tunis, le touriste rapporte des impressions qu'il n'oubliera plus. En haut de la page, cette épicerie est une des plus vieilles boutiques de la régence ; au-dessous, voici deux mendiante, puis des marchands dans la rue Sidi Mahrez, et Hadi, qui, au marché, pour quelques sous, portera vos achats. Ici, des dames musulmanes en promenade sont hermétiquement voilées ; d'autres, à côté, se sont laissé photographier dans le patio de leur palais.



ECHOS



NOS QUATRE CHATEAUX...

ON peut dire du château de Saint-Germain qu'il est le musée de nos antiquités gauloises ; du château de Versailles qu'il est le musée de notre passé monarchique ; du château de Fontainebleau qu'il est le musée de l'épopée napoléonienne...

Et que dira-t-on du château de Vincennes?... Qu'il est appelé à devenir le musée de la Grande Guerre 1914-1918?...

C'est fort possible.



M. Poincaré, en effet, à la demande de la municipalité de cette ville, est allé l'autre jour visiter longuement le château de Vincennes, et il a constaté que ce monument féodal conviendrait à merveille à la destination envisagée pour lui. L'enceinte primitive, formée par un rectangle de 382 mètres sur ses côtés longs et de 224 mètres sur ses petits côtés ; le châtelet, qui en constituait l'entrée principale ; le donjon carré, flanqué de grosses tourelles rondes, haut de 52 mètres ; la Sainte-Chapelle, construite par Charles V sur le type de la Sainte-Chapelle de Paris ; tout cet ensemble, joint à des bâtiments d'habitation du XVII^e et du XVIII^e siècle, compose un cadre spacieux et magnifique, bien propre à abriter, dans son décor imposant, une exposition permanente des mille engins et souvenirs, qui consacraient la mémoire héroïque de la plus formidable des guerres.

Et ainsi une nouvelle page d'histoire se trouverait ajoutée, glorieusement, à celles, si nombreuses déjà, écrites dans les antiques et célèbres murailles du château séculaire.

UN ROMANCIER PROPHÈTE

DANS un roman de Paul Féval, intitulé *Jésuites ! et paru en 1877*, on lit :

« ... C'est quelque chose de lamentable, en vérité, que de voir les peuples vieillards, bardés de mathématiques et blindés de protocoles, préparer avec des prodiges de patience le grand jubilé de la guerre universelle ; une mêlée de plusieurs millions d'hommes qui s'entre-mitrailent à la mécanique selon d'inraisemblables perfectionnements apportés à l'art de massacrer, dans un choc large, profond, énorme où personne ne verra goutte... »

Curieux, n'est-ce pas ?

Ce qui tend à prouver, une fois de plus, que les romanciers les plus follement imaginatifs, tels que les Jules Verne, les Wells, ou les Paul Féval, se montrent parfois les prophètes les plus sagaces.

L'ULTIME CHEVEU DE D'ANNUNZIO

A LA suite de son audacieuse et retentissante épopée de Fiume, on dit communément de d'Annunzio :

— Décidément, c'est un gaillard qui a du « poil » !

L'expression n'est vraie qu'au figuré... Car d'Annunzio est chauve, radicalement chauve — ainsi que le démontre cette amusante anecdote.

Ignorant sans doute que l'illustre poète était atteint d'« alopecie intégrale », une de ses nombreuses admiratrices lui écrivit un jour pour le prier instamment de lui envoyer un souvenir personnel, si mince fût-il : « Un rien, un simple rien, lui mandait-elle... Je me contenterais d'un seul de vos cheveux... »

A quoi d'Annunzio répondit par ce spirituel billet :

« Désolé, madame, mais impossible de déférer à votre aimable désir... Vous me demandez un de mes cheveux... Hélas ! pour satisfaire à des sollicitations antérieures à la vôtre, j'ai dû... « couper le dernier en quatre » !!!

Et c'est ainsi que, dans le jardin de sa belle correspondante, le Maître jeta une pierre — ou plutôt un... « caillou » !



ANOMALIES DE PRONONCIATION

LA principale difficulté que présente pour nous, Français, la langue anglaise, réside dans la prononciation.

— Vos diables de mots, disons-nous aux Anglais, ne se prononcent jamais comme ils s'écrivent !

A quoi les Anglo-Saxons ripostent, en insinuant que, dans le même ordre d'idées, la langue française, elle aussi, offre des anomalies extraordinaires. A l'appui de cette thèse le *Sunday Star* cite toute une collection d'exemples assez piquants :

« Nous portions les portions... Les poissons affluent à cet affluent... Nous exceptions ces exceptions... Il convient qu'ils convient leurs amis... Ils expédient par lettre, c'est un bon expédient... Les poules du couvent couvent... Ils résident chez le résident... Ils excellent à vendre ce plat excellent... Nos intentions sont que nous intentions ce procès... Mes fils ont cassé mes fils... Il est de l'Est... Non seulement ils ont un caractère violent mais ils violent leur promesse... Je vis cette vis... Cet homme est fier, mais on peut s'y fier... Nous relations ces relations intéressantes... Etc., etc. »

Voilà, certes, qui, pour un Anglo-Saxon, est embarrassant...

Aussi embarrassant que de répondre à la question posée par le *Sunday Star* : « Pourquoi ces différences de prononciation ? »

AU PAYS DE FRANCE

VERS L'« AMBIDEXTÉRITÉ »

TOUTS les mammifères munis de mains sont ambidextres, c'est-à-dire qu'ils se servent indifféremment et avec la même adresse de la main droite et de la main gauche. L'homme seul fait exception à cette règle. Il est, en général, uniquement « droitier ».

Pourquoi cette infériorité, inadmissible, en principe, chez le « roi de la création »?... La raison s'en trouve sans doute dans le fait que notre éducation, bien à tort, tend à développer presque exclusivement la force et l'habileté de la main droite.

Une réaction se dessine cependant. Une société vient de se créer à Londres dans le but de développer l'usage de la main gauche — conformément d'ailleurs à un avis exprimé, il y a quelques mois, par l'Académie de médecine de Paris.

Au fond, il n'y a là que la reprise d'une croisade entreprise au temps jadis par Franklin, lequel, dans sa fameuse « Pétition de la main gauche à ceux qui sont chargés d'élever les enfants », faisait tenir à la pauvre déshéritée ce langage.

— Je m'adresse (c'est la main gauche qui parle) à tous les amis de la jeunesse et je les conjure de jeter un regard de compassion sur ma malheureuse destinée, afin qu'ils daignent écarter les préjugés dont je suis victime. Nous sommes deux sœurs jumelles... Cependant la partialité de nos parents met entre nous la distinction la plus injurieuse. Dès mon enfance on m'a appris à considérer ma sœur comme un être d'un rang au-dessus du mien ; on m'a laissé grandir sans me donner la moindre instruction, tandis que rien n'a été épargné pour la bien élever. Elle avait des maîtresses qui lui apprenaient à écrire, à dessiner... mais si par hasard je touchais un crayon, une plume, une aiguille, j'étais aussitôt grondée...

Rien de plus juste que ces sages et pittoresques revendications : espérons qu'elles vont enfin triompher.

Souhaitons donc bonne chance aux apôtres de l'« ambidextérité », et applaudissons à leurs efforts... des deux mains. Quand nous saurons nous servir de notre main gauche aussi bien que de notre main droite, nous serons tout au moins déliés ainsi d'une « restriction »...

Il y en a tant d'autres dont nous ne pouvons nous libérer !

268 MOTS A LA MINUTE !

SAVEZ-VOUS quel est le champion du monde en matière de sténographie ?

C'est un Américain, du nom de Charles Swem.

Charles Swem est un virtuose hors de pair, qui abat ses 268 mots à la minute, battant ainsi de 15 mots, paraît-il, les records les plus prestigieux.

Dès son enfance, Charles Swem témoigna d'une véritable passion pour la sténographie : il commença à l'apprendre tout seul, la nuit, à l'issue de la rude journée de travail qu'il accomplissait dans une manufacture de coton, où il était employé.

Charles Swem est présentement, et depuis longtemps déjà, le sténographe de prédilection du président Wilson. Voici la circonstance qui lui valut cet honneur.

Un beau jour, M. Wilson demanda au directeur de l'école où Charles Swem avait été élève de lui envoyer un « sténo » en état de prendre un message rapidement, à la dictée. Swem fut désigné et émerveilla le président par sa prodigieuse célérité. C'est ainsi qu'il devint et demeura le secrétaire particulier et le sténographe attitré de M. Wilson.

IL NE FAUT PAS « TRICHER » AU JEU...

LA scène se passe au Casino de Monte-Carlo.

En compagnie de son époux, une dame, d'allure fort coquette, regarde jouer à la roulette. Peu à peu, l'inévitable tentation l'étreint. Elle éprouve le désir irrésistible de prendre part au jeu...

D'une voix suppliante, elle lance à son mari :

— Je t'en prie, Gaston... donne-moi un peu d'argent... Je veux essayer ma chance...

— Folie !... reste donc tranquille... Tu vas perdre !

— Mais non, tu verras... J'ai une idée... Donne-moi cent francs... cent francs seulement... Je les mettrai sur le numéro qui porte le chiffre de mon âge... Je sens que cette combinaison me portera la « veine »...

Naturellement, l'époux finit par céder. Il tend à sa femme un billet de cent francs.

Sur quel numéro va-t-elle le mettre ?... La galerie, qui a suivi le dialogue conjugal, est fort amusée : on va donc savoir l'âge de la joueuse... La dame est intimidée par cette curiosité qui flotte autour d'elle... Elle hésite un instant... puis place sa mise sur le numéro 24...

Hélas ! c'est le 36 qui sort !

Et à son épouse déconfite Gaston décoche ce propos amer et révélateur :

— C'est bien fait, ma chère !... Si tu n'avais pas « triché » avec la vérité, tu aurais gagné !

Voilà qui prouve, mesdames, que si, dans les jeux de l'Amour, il sied parfois de cacher son âge, il n'en va point de même quand il s'agit des jeux du Hasard !

PENSÉES DE LA SEMAINE

LES MOTS QUI DONNENT A RÉFLÉCHIR...

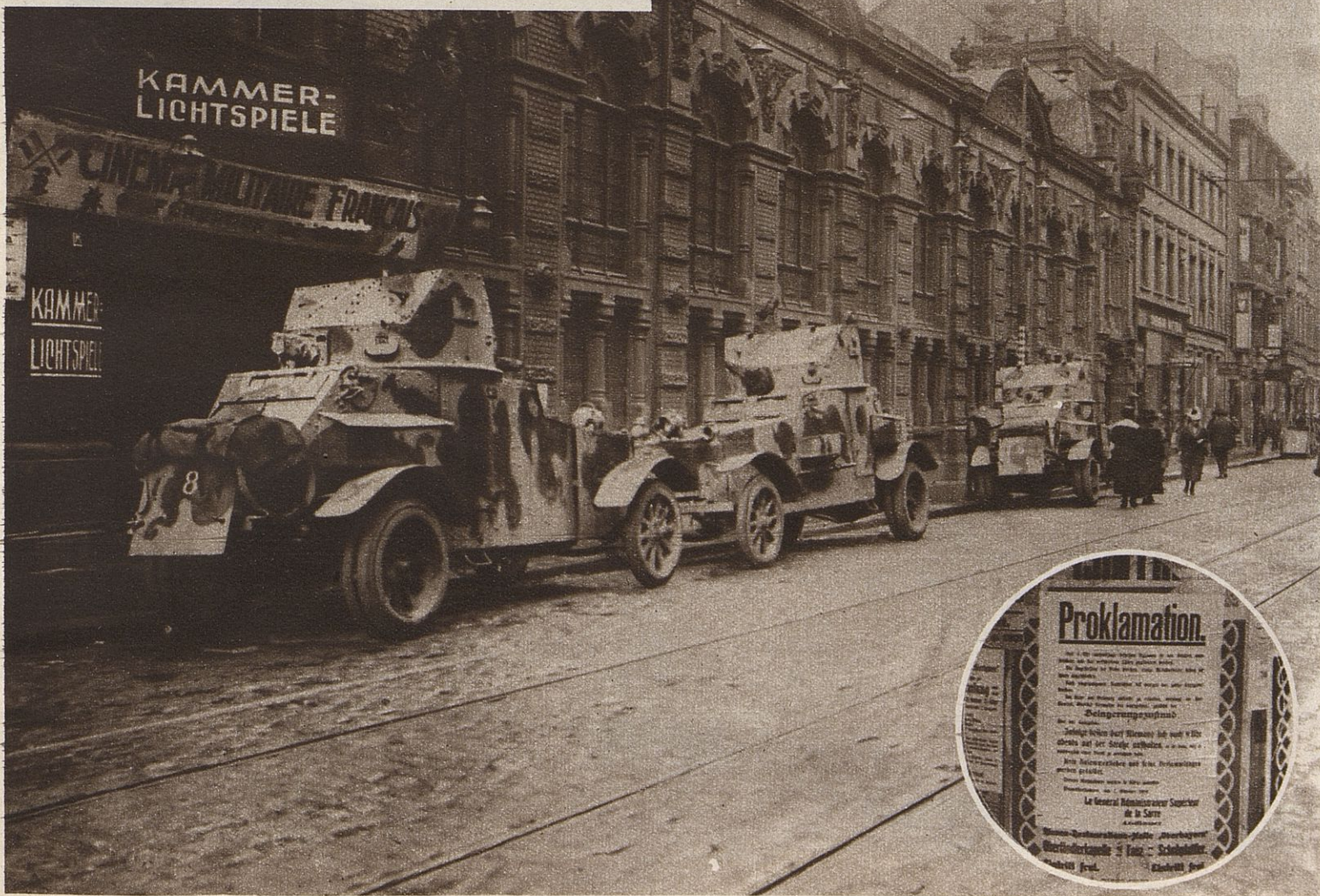
— La loi de la vie de demain tient en quelques mots : contre la paresse qui ruine, contre le luxe insolent qui révolte, contre la ruée aux bénéfices illicites qui démoralise ; pour le loyal effort, pour le travail créateur !... Si la France veut gagner la nouvelle victoire, ce que j'appellerai la victoire de la vie, il faut que tous comprennent la grandeur, la joie de l'effort. On peut dire que l'avenir de la France, comme celui des nations qui veulent vraiment être libres, se résume en ce mot : travail... Mais le travail n'est possible que dans la paix sociale ; au dedans comme au dehors, nous avons à combattre les mêmes ennemis : l'injustice et la violence...

(M. Léon BOURGEOIS, au Sénat.)

LES ÉMEUTES DANS LE BASSIN DE LA SARRE



Ces troubles ont malheureusement coûté la vie à un de nos officiers et à deux de nos soldats ; plusieurs ont été blessés. Il y eut de nombreux morts et blessés du côté des émeutiers. A droite, le Palais de Justice défendu par nos mitrailleuses.



Les émeutes qui ont éclaté récemment, à la suite de grèves, dans le bassin de la Sarre ont été fort graves, notamment à Sarrebrück. L'état de siège fut décrété par le commandement français : l'avis en fut donné aux habitants par l'affiche, en français et en allemand, qui est reproduite dans le médaillon. La vue de nos autos-mitrailleuses qui parcouraient les rues, en imposa aux émeutiers. Devant le Cinéma militaire, au coin de Bahnhofstrasse, celles-ci stationnent, prêtes à tout événement.

LE PRINCE DE GALLES CHEZ LES INDIENS



Au Canada, qu'il parcourt en ce moment, le prince de Galles a poussé jusque chez les tribus indiennes qui l'ont reçu avec de grands honneurs, dans leurs pittoresques costumes de cérémonie. Proclamé chef honoraire d'une tribu, il en arbora les plumes distinctives, dont on le voit coiffé dans le médaillon, pour recevoir les délégués d'une mine voisine. Les autres photographies représentent la tribu « Etoile du matin » réunie pour souhaiter la bienvenue au Prince et l'assurer de son loyalisme.

LA VISITE DES SOUVERAINS BELGES A L'ONCLE SAM



Le roi et la reine des Belges, au cours de la visite qu'ils ont faite aux Etats-Unis, où leur bravoure les a rendus populaires, ont été accueillis avec de grandes démonstrations de sympathie. Ici, on voit les souverains sortant de la réception que leur fit la municipalité de New-York. Au-dessus, ce sont des fillettes d'une école leur souhaitant la bienvenue au Central-Park.

Dans le médaillon, le roi plante un arbre en souvenir de sa visite.

POUR SA BRAVOURE, PARIS REÇOIT LA CROIX DE GUERRE



A la croix de la Légion d'honneur que la Ville de Paris porte déjà dans ses armes, le gouvernement a voulu joindre la Croix de guerre. Le 20 octobre le Président de la République lui a remis le glorieux insigne du devoir courageusement accompli. Cette solennité s'est déroulée à l'Hôtel de Ville, dans un décor à la fois simple et grandiose, aux acclamations de la foule qui emplissait la place devant l'édifice ainsi que les rues avoisinantes, et que cette photographie ne montre qu'en partie.

CRÈME TEINDELYS

donne un teint de lys

La **Crème Teindelys**, fine, onctueuse, neutre, est incapable d'offenser en rien la peau qu'elle adoucit, assouplit et blanchit sans la lubrifier à l'excès ou jamais la faire luire. Parfumée aux extraits de fleurs, la **Crème Teindelys** est le type le plus parfait de la crème de toilette susceptible d'embellir les visages même défectueux et les peaux les plus rugueuses. Elle préserve le teint des morsures du froid et du vent. Elle le protège contre les atteintes du soleil; son emploi évite le hâle, les taches de rousseur. C'est le précieux talisman des personnes qui aiment à pratiquer les sports, la vie en plein air, l'automobilisme, etc.

Son emploi neutralise les piqures d'insectes et les irritations dues à la poussière.

La **Crème Teindelys** donne à la peau un aspect particulier de santé dans un frais rayonnement de beauté et de jeunesse. On peut la conseiller toujours avec succès pour les soins du visage, du cou, de la gorge et des bras. Son adhérence est parfaite; elle s'étale facilement, n'est pas apparente et tient bien la poudre.

Crème Teindelys, lepot, 5 fr. 50^{fr} 6 fr.

Pot ou tube d'essai... 2 fr. 75 — 3 fr.

Poudre Teindelys, blanche, chair, rachel

clair, rachel foncé,

rose naturel, rose

pour brune, le pot, 4 fr. 40 — 5 fr.

Bain Teindelys... 3 fr. 30 — 4 fr.

Eau Teindelys... 8 fr. 80 — 11 fr.

Lait Teindelys... 11 fr. — 13 fr.

Savon Teindelys... 4 fr. 40 — 5 fr.

Fards (toutes teintes)... 4 fr. 40 — 5 fr.



TOUTES PARFUMERIES
ET GRANDS MAGASINS

ARYS

3, Rue de la Paix

PARIS

Ambre vermeil — Fox-trot

Un jour viendra

Le flacon Lalique : F^{co} 33 fr.

Le flacon-réclame : F^{co} 16 fr. 50

Ambre vermeil — En fermant les yeux

Le flacon Lalique : F^{co} 66 fr.

BOUQUETS :

Parlez-lui de moi — Premier Oui

Rose sans fin

L'Anneau merveilleux

L'Amour dans le cœur

Le flacon Lalique : F^{co} 38 fr. 50

Le flacon série : F^{co} 33 fr.

Le flacon-réclame : F^{co} 16 fr. 50

EXTRAITS :

Œillet, Rose, Mimosa, Violette

Jasmin, Cyclamen, Lilas

Muguet, Chypre

Iris, Hélioïtre

F^{co} 25 fr.

Le flacon-réclame : F^{co} 13 fr. 50

Bons de la Défense Nationale

Les Bons de la Défense Nationale offrent toutes les facilités pour effectuer un placement des plus rémunérateurs, qui n'immobilise les capitaux engagés que pour peu de temps.

C'est un devoir absolu pour tout Français ayant des disponibilités de les employer à l'achat de ces titres: il met ainsi ses économies au service du pays, tout en se ménageant un intérêt très avantageux.

Voici à quel prix on peut les obtenir (intérêt déduit) :

PRIX NET des BONS de la DÉFENSE NATIONALE

MONTANT des Bons à l'échéance	SOMME A PAYER POUR AVOIR UN BON REMBOURSABLE DANS			
	1 MOIS	3 MOIS	6 MOIS	1 AN
5 25	—	—	—	5 »
21 »	—	—	—	20 »
100 »	99 70	99 »	97 75	95 »
500 »	498 50	495 »	488 75	475 »
1.000 »	997 »	990 »	977 50	950 »
10.000 »	9.970 »	9.900 »	9.775 »	9.500 »

On trouve les Bons de la Défense Nationale partout : Agents du Trésor, Percepteurs, Bureaux de poste, Agents de Change, Banque de France et ses succursales, Sociétés de crédit et leurs succursales, dans toutes les Banques et chez les Notaires.

Pour toutes les familles françaises
Pour tous les touristes des champs de bataille

Précis de la Grande Guerre

PAR LE

Commandant BOUVIER de LAMOTTE

Brevet d'Etat-Major

Un volume de la Bibliothèque du PAYS DE FRANCE avec 36 portraits de généraux, en rotogravure, plus de 30 cartes des objectifs et de la progression des attaques, et un curieux graphique des événements de la Grande Guerre. 4 fr.

Le **Précis de la Grande Guerre**, que le Commandant BOUVIER de LAMOTTE vient de collationner pour la Bibliothèque du Pays de France, est le premier manuel raisonné des opérations militaires sur le front de FRANCE et de BELGIQUE de 1914 à l'armistice.

Il donne en un raccourci saisissant, d'une lecture facile et passionnante, toute la succession des opérations qui composèrent les interminables batailles de la guerre. Chaque bataille est illustrée d'une carte très précise indiquant, suivant le besoin, la situation des principaux objectifs à atteindre ou la progression des armées d'attaque.

Chaque combattant, d'abord, y retrouvera avec la plus grande facilité les dates et le sens général des combats auxquels il a pris part.

Pour les touristes qui visitent en foule les champs de bataille, ce volume maniable, pratique, clair et concis est un véritable aide-mémoire qui leur aidera à comprendre sur le terrain la signification des batailles livrées pour la possession de telle crête, ou la défense de telle ligne d'eau. Les batailles de la Marne, de l'Yser, de l'Artois, de la Champagne, de Verdun, de la Somme, les offensives allemandes et la contre-offensive française y sont présentées en un rapprochement de faits, de dates, d'événements qui donne à l'ensemble de l'ouvrage une valeur documentaire remarquable.

Le **Précis de la Grande Guerre** a sa place marquée dans la bibliothèque de toutes les familles françaises, dans les mains de tous les touristes des champs de bataille.

En vente sur demande chez tous les dépositaires du PAYS DE FRANCE

Envoi franco contre 4 fr. 50 en mandat ou timbres-poste
à Bibliothèque du PAYS DE FRANCE, 2, 4, 6, boulevard
Poissonnière, Paris.

NERVEUX! SURMENÉS! ANÉMIQUES!

EXIGEZ

Le Knéipp

Moins cher que le café. Économise le sucre

Rappelant le café. Sain, fortifiant, et aussi inoffensif qu'une tisane, il aide à la digestion et peut être bu par tout le monde.

Refusez les imitations !

Prosper MAUREL, fabricant, à Juvisy-sur-Orge (Seine et Oise)
(LE DEMANDER DANS TOUTES LES ÉPICERIES)

On n'imité pas l'inimitable Rasoir de sûreté APOLLO

Breveté
Le seul dont la lame est à tranchants courbes
INVENTION ET FABRICATION FRANÇAISES
En vente dans toutes les bonnes Maisons

Gros: SOCIÉTÉ DE COUTELLERIE & ORFÈVRE
31, rue Pastourelle, Paris



Chenil Français

CHIENS POLICIERS
et de luxe toutes races
Expéditions de tous pays
PENSION & DRESSAGE
7, rue Victor-Hugo
CHARENTON (Seine)
Téléphone 53

Maison de Vente: 25, RUE DUPHOT, PARIS

Achetez

L'ATLAS DE GUERRE

Édité par le PAYS DE FRANCE

**56 Cartes
1 Franc**

Franco: 1 Fr. 30

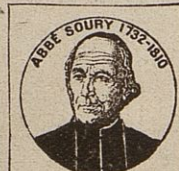
En vente au PAYS DE FRANCE
et chez tous les libraires
et marchands de journaux

MALADIES de FEMME

LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de Métrite



Exiger ce portrait

Celles-ci ont commencé par souffrir au moment des règles, qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées. Elles ont été sujettes aux Maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux idées noires. Elles ont ressenti des Lancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible. Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise sans qu'il soit besoin de recourir à une opération.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY guérit sûrement, mais à la condition qu'elle soit employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénitine des Dames (2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt).

Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir: Métrite, Fibromes, mauvaises suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY, toutes Pharmacies: le flacon, 5 fr.; franco gare 5 fr. 60; les 4 flacons franco contre mandat-poste de 20 fr. adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Notice contenant renseignements sur demande.

SOCIÉTÉ ANONYME d'Applications Industrielles du Bois

au Capital de 6 Millions de francs entièrement versés

ÉMISSION de
14.000 OBLIGATIONS 6% de 500 fr.

Nets de tous impôts français présents et futurs

Ces obligations sont amortissables en 25 ans, à partir du 15 Octobre 1921.

Prix d'Émission: 490 francs
Jouissance: 15 Octobre 1919

Les demandes sont reçues dès maintenant:

Au CRÉDIT DE L'OUEST,
à PARIS, à sa Succursale: 13, Boulevard Haussmann,
à ANGERS, à son Siège social: 17, Rue Voltaire et dans ses Agences.
A la Société Centrale des BANQUES de PROVINCE,
41, Rue Cambon, à Paris.

Chez MM. Jacques GUNZBURG et C^{ie}, 33, Rue Cambon, à Paris.

L'insertion légale a paru au Bulletin des Annonces légales et obligatoires du 11 Août 1919.

AU FORT 9

(Suite)

partie ; et, sagement, elles n'obéirent pas. Un à un seulement, et non sans horions échangés, les prisonniers furent poussés dans leurs casemates respectives, et la fouille s'acheva.

L'incident eut un épilogue. Une enquête fut prescrite, et de Nuremberg nous arriva un général qui, naturellement, ne prit avis que des autorités allemandes. On nous annonça, pour conclure, que les prisonniers habitant l'aile du fort où avait eu lieu le chahut seraient privés de lettres et de colis pendant quinze jours.

Cinq officiers, toutefois, ne devaient pas être punis ; c'étaient ceux qui habitaient la casemate où avait eu lieu la perquisition, restée sans résultat. Ces officiers, en effet, n'avaient pas pris part au mouvement général, et avaient simplement joué du concert sans être à même d'y faire leur partie.

Les Allemands s'imaginaient sans doute qu'une telle mesure de faveur serait bien accueillie par nos camarades appelés à en bénéficier ; mais ils se trompaient grandement.

Les « cinq », en effet, se précipitèrent chez le commandant du fort et protestèrent d'une façon véhémement contre un traitement spécial qu'ils considéraient comme injurieux.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous réclamez ? demanda l'officier boche.

— Nous voulons être punis, nous aussi, affirmèrent les cinq Français. Si nous n'avons pas manifesté, c'est bien parce que nous ne l'avons pas pu ; il n'y a pas de notre faute, mais nous étions de cœur avec ceux qui vous conspuaient.

Les Allemands s'inclinèrent, surpris d'abord étrangement ; puis, malgré leur mentalité particulière, ils comprirent la signification de ce beau geste de solidarité, et satisfaction fut accordée aux plaignants.

CHAPITRE XI

LES DERNIERS JOURS DU FORT 9

Le fort 9 était fatalement condamné à disparaître. Des membres de l'ambassade d'Espagne — cette nation étant chargée des intérêts français en Allemagne — étaient venus le visiter ; et leurs rapports étaient probants. On pouvait y lire de quelle manière les prisonniers étaient traités au fort 9, avec quelle sévérité ils étaient gardés, et surtout à quel régime intérieur ils étaient assujettis, au mépris de toutes les conventions passées et contrairement à l'hygiène la plus élémentaire.

Les visiteurs avaient pu voir sur les murs les traces des balles tirées sur des officiers sans défense ; avaient pu constater que d'énormes volets de fer bouchaient les fenêtres de certaines casemates, empêchant l'air et la lumière d'y pénétrer, lorsque des prisonniers avaient tenté de s'évader en sciant les barreaux de ces fenêtres ; ils avaient entendu des doléances et établi des rapports qui avaient fait quelque sensation.

Du reste, les Allemands ne cherchaient pas, au contraire, à faciliter la tâche de ceux qui venaient ainsi, parfois à l'improviste, faire œuvre humanitaire et recueillir des accusations formelles. Dans le courant de l'année 1917, un Espagnol fut prié par le commandant du camp d'avoir à s'en aller au plus vite, ce commandant estimant que son hôte était suffisamment documenté et n'avait pas à rester plus longtemps auprès des prisonniers. Je me hâte d'ajouter que l'Espagnol protesta, affirmant qu'il rendrait compte à son gouvernement, et que le Boche céda à moitié, accordant, comme par faveur grande, une heure de visite encore.

Dans ces conditions, il était évident que le gouvernement français serait avisé officiellement des procédés allemands, et serait amené à prendre des mesures de représailles afin de faire cesser un pareil état de choses.

De plus, les Allemands s'apercevaient, un peu tard, qu'ils avaient eu tort de rassembler dans un même fort tous ceux des officiers alliés qui avaient tenté de s'échapper de leur première prison. Ces officiers, loin de se décourager, avaient senti leur ardeur grandir et leur volonté

se hausser, en même temps que les difficultés de la tâche apparaissaient plus évidentes et plus marquées. Il en était résulté une émulation de bon aloi, dont les Boches avaient pâti, obligés qu'ils étaient de s'astreindre à un service plus pénible et de resserrer de jour en jour leur surveillance.

En outre, lorsqu'ils avaient passé quatre mois consécutifs au fort 9 sans y avoir été punis, ou lorsque leur état de santé l'exigeait, les prisonniers étaient autorisés à demander leur transfert dans un autre camp. Les Allemands, à la vérité, faisaient bien des difficultés pour l'accorder ; mais le postulant réclamait, et le Boche céda. Une fois arrivé dans sa nouvelle résidence, le prisonnier du fort 9 ne cherchait pas seulement à s'évader pour son compte, les circonstances étant devenues plus favorables ; il prêchait la désobéissance aux ordres de l'ennemi ; il s'attirait des adeptes, des prosélytes ; professionnel de l'évasion, il devenait un professeur d'évasion.

Il n'est pas un, je crois, des officiers du fort 9 qui, envoyé ailleurs sur sa demande, ne s'en soit échappé, et n'ait incité quelque camarade, jusqu'alors réfractaire, à l'imiter ou à le suivre.

Toutes ces causes réunies firent que les Allemands, au mois de mai de l'année 1918, se décidèrent à supprimer le fort 9 en tant que fort de répression. Déjà beaucoup l'avaient quitté, de ses habitants du début : certains avaient été envoyés à Ludwigshafen, en représailles contre avions ; d'autres, comme les Russes, en étaient partis après la paix de Brest-Litovsk.

Qu'on ne s'y trompe pas, nos camarades Russes, au fort 9, et quelle que soit leur opinion politique, ont montré une haine du Boche et ont fait preuve d'un courage qu'on ne saurait trop louer. J'ai entendu des soviets où l'on affirmait que les Russes ne séparaient pas leur cause de celle des alliés, et où les prisonniers soutenaient qu'ils resteraient avec nous. J'ai vu un officier russe refuser de quitter le fort ; et les Allemands durent l'emporter à la gare sur une charrette, roulé dans ses couvertures.

Bref, le fort n'exista plus. La majorité de ses habitants allèrent remplir le camp de Wülzburg, près de Wissembourg, en Bavière ; les autres, dispersés, allèrent combler les vides des forts de la place d'Ingolstadt ; mais l'esprit créé par une cohabitation qui avait duré des mois et des années survécut à la séparation. Les évasions furent nombreuses, à Wülzburg ; plus de trente en deux mois ; mais c'était la fin néanmoins : le fort 9, notre fort 9 avait vécu.

D'aucuns diront « tant pis » ; d'autres « tant mieux ». Je ne me prononcerai pas ; mais ce que je soutiens, c'est que deux prisonniers du fort 9, à quelque nation qu'ils appartiennent, s'ils se rencontrent plus tard, dans la vie, malgré les années écoulées, sauront se reconnaître et s'étreindront comme deux frères qui se retrouvent après une longue absence. L'existence en commun, les périls partagés, la poursuite du même but, et la marche vers le même idéal, n'ont vulgaire, ont forgé, unissant tous ceux du fort 9, des liens que rien ne saurait plus rompre. S'il y a là de l'orgueil, soit ; mais c'est ainsi. On était du fort 9.

On était de ceux qui pendant des mois ont gardé sur eux leur tenue de départ truquée, prêts à profiter de la moindre défaillance des sentinelles ; portant en permanence les vivres qui leur seraient indispensables pendant la route, et, caché, l'argent ou les billets qui leur serviraient de viatique. On était de ceux qui, riant de tout, croyaient à tout ce que disaient les journaux de France et traitaient de mensonges tout ce que prétendaient les quotidiens de l'ennemi.

Ce n'est rien, peut-être, mais c'est quelque chose, néanmoins.

D'un mot, mieux que par des affirmations, je ferai comprendre pour quelle cause ceux du fort 9 agissent froidement, résolument, sans l'ombre d'une défaillance :

Au mois d'avril de l'année 1918, je me trouvais à l'hôpital d'Ingolstadt en même temps que le lieutenant aviateur Richard. Personne n'a oublié les tristesses de cette époque : les Allemands bondissant presque d'une traite jusqu'à Montdidier et jusqu'aux portes d'Amiens, les

Anglais séparés de nous, et les divisions de cavalerie française jetées à grande allure dans la fournaise afin de combler de leurs corps le vide qui s'était formé.

Je me promenais dans la cour de l'hôpital avec Richard ; mon compagnon était sombre ; soudain, il s'arrêta, et me regardant bien en face :

— Voyez-vous, me dit-il, il n'est pas possible qu'un officier français, actuellement, n'ait pas le désir de s'évader. Si les choses allaient bien pour nous, il serait compréhensible, à la rigueur, qu'un prisonnier restât ici ; mais puisqu'elles vont mal, il faut partir.

Il s'interrompit une seconde, puis il reprit, les poings et les dents serrés et, lentement, d'une voix sourde, volontaire :

— Il faut partir..., et arriver.

Il a tenu parole.

Je ne chercherai pas ici à établir de parallèle entre le courage que déploie le soldat qui s'élance hors de la tranchée, à l'assaut, et la valeur dont fait preuve le prisonnier qui tente de s'évader. Une constatation pourtant : ils ont été bien rares, je le crois, ceux qui, à la minute solennelle où la parole était à la grenade et à la baïonnette, frémissaient au point de permettre à la bête de prendre le dessus ; et, les jambes molles et le cœur chaviré, laissaient les camarades foncer seuls sur l'ennemi. L'exemple aidant, la haine de l'ennemi, l'amour du sol natal, le désir de bien faire et, peut-être aussi, la crainte de la honte méritée en cas de faiblesse avouée, faisaient que nul ne restait en arrière.

Il en allait autrement pour le prisonnier. Ses actes, nul ne les contrôlait ; s'il tentait d'aller retrouver les combattants, malgré des fatigues et des dangers plus sérieux qu'on ne se le figure généralement, c'est qu'il le voulait bien. Là, point d'émulation, pour ainsi dire ; mais le travail obscur, inlassable, la pensée tendue, l'échec qui abat parfois, même s'il ne rebute pas.

Basten, le lieutenant belge, me disait un jour, repris à sa douzième ou treizième évasion :

— J'ai connu de tristes minutes, oui ; il m'est arrivé de m'interroger, de me demander s'il ne serait pas plus sage de renoncer. Par bonheur, j'ai toujours réussi à chasser cette mauvaise pensée ; je recommencerai.

Dira-t-on que c'était l'appât d'une récompense quelconque à obtenir qui poussait les prisonniers à se jeter dans l'aventure qu'est l'évasion ? Ce serait risible que de le prétendre. Nul d'entre eux n'ignorait qu'il ne lui serait tenu aucun compte, même s'il réussissait, des fatigues supportées vaillamment, des dangers courus volontairement, et même des blessures reçues soit au départ, soit en cours de route. Ils agissaient simplement, sans y être contraints, sans autre guide que leur conscience, sans autre soutien que leur foi.

Ils étaient pauvres, se privant de tout pour pouvoir acheter un gardien ou se procurer des boussoles ou des effets civils. Ils sont tous rentrés en France les poches vides, mais la tête haute. Ils ont le droit de ne pas confondre « les honneurs » avec « l'honneur ».

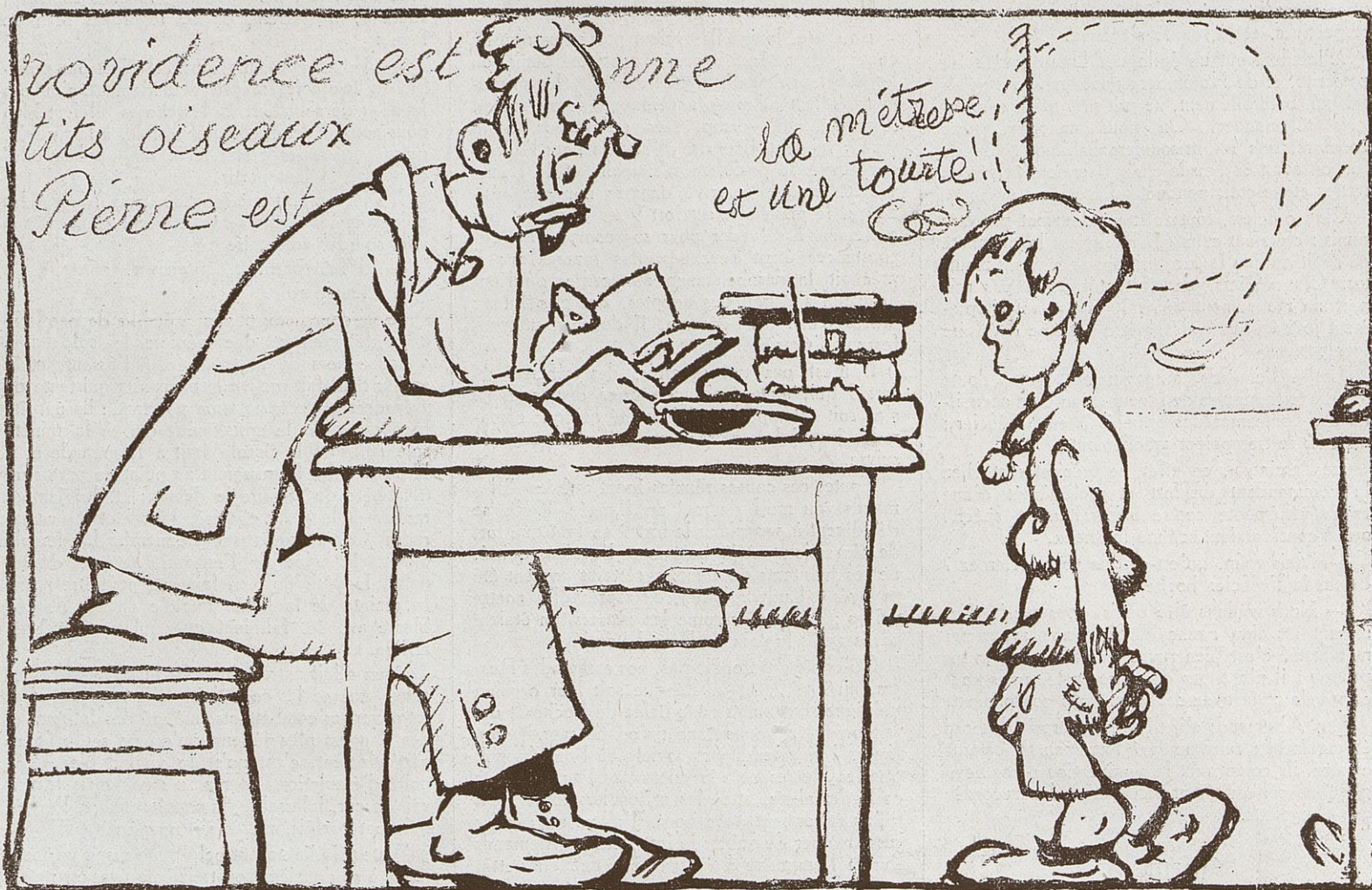
Deux cents officiers français environ ont passé au fort 9 alors qu'il servait aux Allemands de camp de répression. Sur ce nombre, une cinquantaine sont parvenus à échapper aux griffes de l'ennemi. Tous l'avaient tenté. Que l'on juge.

Les Allemands les ont considérés comme des énergumènes, voire même comme des fous. Des Français, peut-être, ont formulé le même jugement. Qu'importe à ceux du fort 9 ! Ils sourient, sans vouloir entendre. Blasés et connaisseurs, ils sont devenu sceptiques.

Ils se sont aimés dans l'épreuve ; ils ont exécuté de concert la même marche à l'étoile. Les uns sont tombés sur le rude chemin avant d'avoir touché le but ; mais les autres ont continué avec ferveur, les yeux levés, les mains jointes, comme en extase. Si c'était une folie, elle n'était dangereuse que pour eux ; qu'on ne la leur reproche pas. L'avoir commise librement, et pour rien, c'est leur orgueil, et ils y tiennent.

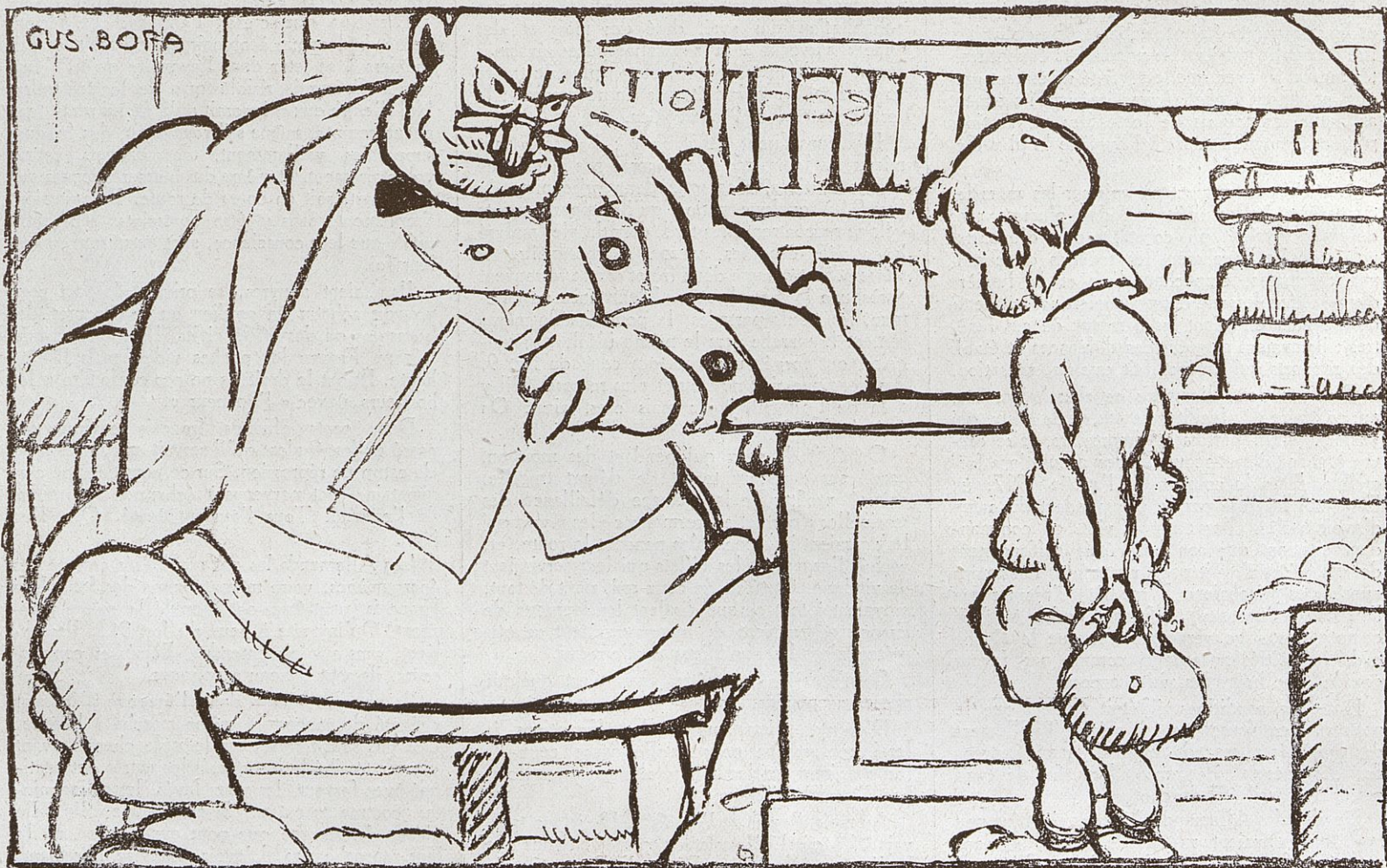
FIN

LES NOUVELLES COUCHES



HISTOIRE NOUVELLE

— Alors Adam et Ève se mirent en grève avec le syndicat des animaux... alors Dieu fit le lock-out.



CONTAGION

— Y'avait une " vague de paresse " là-bas aux bains de mer, j'ai dû l'attraper !